

# Aujourd'hui la Turquie



Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Antalya - Montréal

3 YTL - 1,70 euro

www.aujourdhuiturquie.com

N° ISSN : 1305-6476

Le journal francophone de la Turquie - numéro 36, Avril 2008

Un accès facile vers le monde entier: **GeoPostYurtiçi...**

444 99 99

www.geopostyurtici.com.tr

DPD

## Témoignage



**Anne Andlauer**

Etudiante à l'Institut d'études politiques de Paris, elle a décidé de trouver sur place les réponses à ses questions concernant la Turquie et nous livre ses impressions.

Page 4

## Lobby culturel turc



**Ali Inan**

Responsable de la diffusion et de la promotion des spectacles turcs en Europe, il déplore l'absence d'une promotion culturelle de la Turquie dans le vieux continent.

Page 5

## Les femmes en Turquie



**Nimet Çubukçu**

Ministre d'Etat chargé des questions de la famille, elle nous parle de la position sociale des femmes turques, des progrès réalisés et du chemin qui reste à parcourir.

Page 8

# Le problème du capitalisme, c'est la relation centre-périphérie; pour la Turquie, le centre, c'est l'Union européenne

Quand on parle de l'histoire de la pensée, le premier nom qui nous vient à l'esprit, c'est le professeur Sabri Ülgener, l'un des hommes de science les plus importants de Turquie. Le professeur Ahmed Güner Sayar, est un scientifique qui a été acquis au monde universitaire grâce à Ülgener. Notre directeur de la publication, Hüseyin Latif, s'est entretenu avec Ahmed Güner Sayar, au sujet de la mentalité économique et du rêve européen de la Turquie.

C'est des politiques économiques de la Turquie, critiquées depuis des années, que nous parlons avec le prof. Ahmed Güner, qui enseigne « L'histoire de la pensée économique » à la faculté des Sciences politiques de l'Université d'Istanbul. En abordant ce thème, Sayar revient des centaines d'années en arrière et indique que la source du problème se trouve dans la difficulté de l'Empire ottoman à aborder le capitalisme. Lorsque nous lui demandons : « Pourquoi la Turquie n'a-t-elle pas pu devenir capitaliste ? », Ahmed Güner Sayar nous répond que pour devenir capitaliste, il faut des conditions irrationnelles aussi bien que rationnelles. La première condition irrationnelle est la morale protestante, comme la démontré Max Weber. Quant aux conditions rationnelles,



Ahmed Güner Sayar

c'est l'existence d'une classe moyenne et citadine. Ces conditions n'étaient pas réunies dans l'Empire ottoman. Or, quand nous regardons les pays anglo-saxons, dès que

les conditions y ont été favorables, l'essor du capitalisme a débuté, et ce dès le premier quart du XVII<sup>e</sup> siècle. « Les gens ont commencé à travailler comme s'ils pratiquaient leur foi. Pour gagner de l'argent, ils ont commencé à endurer la souffrance, comme dans la religion, et cette souffrance a permis la formation d'une morale professionnelle chez les individus. [...] En Turquie, la morale protestante – nécessaire à la formation du capitalisme – faisant défaut, elle est compensée par l'islam. Cependant, on ne trouve pas cette transformation de l'irrationnel en rationnel. Au lieu de vouloir gagner de l'argent, d'avoir une morale économique et une discipline de travail, c'est la foi et le travail tournés vers l'au-delà, qui prévalent. »

(lire la suite page 3)

## Deux poètes, un peintre et une femme



\*Dr Hüseyin Latif

« L'âge est de 35 ! C'est la mi-chemin. / Comme Dante, nous sommes au milieu de la vie. / L'âge d'or de notre jeunesse / Inutile à présent de supplier / Elle s'en ira sans se soucier de tes larmes / Est-ce de la neige

sur mes tempes ? / Est-ce à moi, mon Dieu, ces rides ? / Et les cernes sous les yeux ? » a écrit le grand poète Cahit Sıtkı Tarancı (1910-1956).

(lire la suite page 4)



## Turquie - France à la croisée des regards



Ara Güler

Ara Güler, l'incontournable photographe turc parraine le concours de photographie organisé par l'Université de Galatasaray.

(lire la suite page 14)

## La Turquie vue du ciel par Alp Alper



Sainte Sophie

(lire la suite page 12)

## Pierre Chuvin : un passionné des langues et des civilisations

Professeur de langue et de littérature grecques antiques à l'université de Paris-X Nanterre, il connaît la Turquie depuis 1967. Pour la littérature, notamment la poésie turque, il a eu Güzin Dino comme professeur. Depuis 2003, il est directeur de l'Institut français d'études anatoliennes d'Istanbul. Comment ce connaisseur de la société turque voit-il les échanges et les relations franco-turcs ?

Parlez-nous de votre parcours entre la France et la Turquie ?

J'ai eu une formation de lettres classiques (latin et grec) et c'est ce qui m'a amené en Turquie en 1967, ce qui n'était pas surprenant. La Turquie est un pays où le monde gréco-romain a laissé beaucoup de vestiges. J'enseignais le grec ancien à l'Université, en France et, à cette époque, j'allais régulièrement en Turquie – en gros, un mois par an,



Pierre Chuvin

(lire la suite page 9)

## Etienne Luneau :

Un chanteur parisien qui a enchanté les invités du Lycée Notre Dame de Sion par sa voix et ses chansons.



(lire la suite page 14)

# De la perpétuelle contradiction américaine : le cas du Pakistan



\*Barah Mikail

Les États-Unis faisaient connaître, il y a tout juste quatre ans, leur volonté de promouvoir la refonte des perspectives politiques, économiques et jusqu'à un certain point culturelles au sein d'une région nouvellement baptisée « Grand Moyen-Orient » (*Great Middle East*, ou GMO). Celle-ci le cédera d'ailleurs vite à la dénomination de « Moyen-Orient élargi et Afrique du nord » (*Broader Middle East and North Africa*, ou BMENA). Loin d'être confinée à une seule étendue à majorité arabe, cette zone géographique, à dominante plutôt confessionnelle musulmane mais aux contours loin d'être précis, court grosso modo de la Turquie au Yémen et du Maroc au Pakistan. Mais depuis, beaucoup d'eau a pu couler sous les ponts, et Washington a pu constater que la ferveur pro-démocratique qu'il a si ardemment affichée s'avérait en contradiction avec la nature de ses propres intérêts. Exemples parmi d'autres : ni le Hamas dans les Territoires palestiniens, ni les Frères musulmans en Égypte, ni même les islamistes saoudiens confortés dans leur investissement des nouveaux Conseils municipaux du Royaume, ne semblent avoir d'aptitude à composer pleinement avec les requêtes régionales américaines. C'est probablement ce qui poussera Washington à se faire, dès la fin de l'année 2005, beaucoup plus discret sur ses prétentions régionales « philo-démocratiques ».

Dans le même temps, il demeure intéressant de noter aujourd'hui que la plus récente des opérations électorales intervenues au sein

du *BMENA*, à savoir les élections générales pakistanaises du 18 février 2008, peut aussi nous pousser à relativiser le constat généralement fait d'une montée en puissance des forces radicales dans cette région. Pour preuve la victoire, à échelle nationale, du PPP de feu Benazir Bhutto et du PML-N de Nawaz Charif, et surtout la défaite cuisante des islamistes radicaux de l'alliance du MMA. Avec, entre les deux, le PML-Q du président Pervez Musharraf qui a enregistré un recul traduisant une tendance dont beaucoup se doutaient déjà : son absence manifeste de popularité chez une majorité de Pakistanais.

Cela dit, et quand bien même comparaison n'est pas raison, il convient de pointer deux particularités pakistanaises qui, pour leur part, présentent des similitudes avec un sentiment vécu par le reste des populations régionales, sur le flanc occidental du Pakistan s'entend. D'une part, le sentiment antiaméricain des Pakistanais ne semble pas s'être estompé, car, quand bien même le PPP comme le PML-N doivent leur retour au bercail à des médiations américaines en leur faveur, ils restent aux yeux de leur population bien moins « entachés » par leur composition avec Washington que ne l'est le président du pays, soumis pour sa part à une pleine influence américaine. Et d'autre part, l'autre trait commun réside dans la volonté qu'ont eue les Pakistanais de manifester un changement politique susceptible d'aboutir à une configuration effectivement payante pour leurs intérêts. Les votes importants en faveur du PPP et du PML-N, tout comme l'effondrement de l'assise du MMA, le confirment : la population du pays reste en phase avec des candidats et/ou partis qui, loin d'être en rupture

avec les valeurs portées selon eux par l'islam en tant que religion, parlent cependant de démocratisation, de modernisation ou encore de nécessité qu'il y a à œuvrer de manière à se débarrasser au plus vite de Musharraf et de ses particularités gestionnaires.

Dès lors, on aurait pu s'attendre à ce que les États-Unis adoptent à leur tour une position pragmatique, en appelant à un accompagnement de cette volonté de changement de la part des Pakistanais tout en exerçant des pressions déterminées sur un Musharraf plus intéressé par le pouvoir que par l'accompagnement d'une transition en douceur pour son pays. Mais cette perspective ne sera pas réellement au rendez-vous.

C'est l'assassinat de Benazir Bhutto, leader du PPP, le 27 décembre 2007, qui mettra en perspective le renouveau du soutien américain au président Musharraf, tranchant ainsi avec de longs mois de tension qui avaient pu parfois laisser augurer d'un possible étiolement de leurs liens. Et pour cause : quelle que pourrait être la volonté de l'Administration Bush de manifester son soutien en faveur du/des candidat(s) de l'opinion publique pakistanaise, ne demeure pas moins la présence d'impératifs qui, à ses yeux, vont jusqu'à justifier, au besoin, la consécration du statu quo. Islamisme djihadiste, ou encore sentiments de solidarité inter-pachtoune et, ce qui en découle selon eux, présence d'une base territoriale et logistique bénéficiant, au départ du nord-ouest pakistanaise et très particulièrement du Nord-Waziristan, aux taliban afghans, mais aussi à des combattants tchéchènes, à des organisations telles que le Mouvement islamique d'Ouzbékistan, et plus généralement à al-Qaïda ; bombe nucléaire

pakistanaise avérée, et nécessité qu'il y a de ne pas la laisser tomber dans des mains « mauvaises » et/ou « hasardeuses » ; armée pakistanaise réputée perméable aux tiraillements politiques, infiltrée à certains niveaux par une idéologie de type salafiste djihadiste, et donc susceptible d'exploser en cas d'affirmation trop poussée des clivages politiques au niveau national ; donne tribale extrêmement importante au Pakistan comme dans la région prise dans son sens large, et donc crainte de voir un affaiblissement trop brutal de l'exécutif pakistanaise générer des replis de type tribal et/ou provincial éventuellement exploitables par l'un des plus grands ennemis étatiques des États-Unis dans la région, à savoir l'Iran... telles sont les raisons les plus apparentes qui expliquent la manière par laquelle Washington a dû, une fois de plus, se faire une raison et mettre un bémol à ses aspirations « prodémocratiques » régionales. Les dites « Forces démocratiques » gagnantes au niveau national, incarnées par le PPP et le PML-N, ne semblent pas favorables à une composition avec Musharraf, qui reste attaché à ses prérogatives. De quoi cela augure-t-il sur le plan des relations américano-pakistanaise ? Seul l'avenir nous le dira, bien entendu. Néanmoins, on ne peut que constater que, une fois encore, le soutien originel inconditionnel apporté par Washington à Pervez Musharraf révèle des contradictions de terrain avec lesquelles l'Administration Bush, et celle qui lui succèdera, pourront difficilement composer sans être à contre-principe... une fois de plus.

\*Barah Mikail, Chercheur à l'IRIS

# Nicolas Sarkozy, l'heure est au changement



\*Mireille Sadège

Dans les mois qui ont suivi son élection, tout lui réussissait : les sondages continuaient à grimper, il avait la cote auprès des Français et il semblait incontournable. Eh oui, bien qu'il y ait un gouvernement et à sa tête un Premier ministre, tout semblait passer par lui, c'est lui qui annonçait les mesures et les expliquait au travers des médias. Ainsi, il abandonnait le rôle d'arbitre qu'avaient jusqu'à présent les anciens présidents de la Ve République et se plaçait au premier rang, bousculant les habitudes. De sa prise de fonctions présidentielles jusqu'aux élections municipales, il n'a eu qu'un objectif : dépoussiérer la fonction présidentielle en apportant un nouveau style, autrement dit être un président engagé qui serait responsable devant les Français.

Lorsqu'on lui reprochait de concentrer tous les pouvoirs, de s'occuper de tout, il répondait alors qu'il n'agissait que dans le cadre des prérogatives prévues par la Constitution de la

Ve République. Bref, tout se passait en direct dans les médias.

Ainsi, face à la rareté ou l'absence sur la scène médiatique des anciens présidents de la République, on avait un président hyperactif, vivant dans l'urgence et présent partout, surtout dans les médias. Il restait très déterminé à faire tout ce qu'il avait promis en tant que candidat, et il n'était pas question de faire les réformes une par une mais toutes en même temps. Puisque l'opinion publique était d'accord, il fallait aller vite, ne pas perdre de temps, détourner les obstacles et mettre la pression sur les parlementaires et les syndicats pour avancer et appliquer le programme présidentiel afin qu'on ne puisse pas reprocher au président de ne pas tenir ses promesses de campagne.

Pour Nicolas Sarkozy, il avait contribué à concilier les Français avec la politique (85 % des électeurs s'étaient mobilisés au premier tour de l'élection présidentielle), il ne pouvait donc pas les décevoir, il devait être le moteur de ce renouveau politique. Seulement être un président proche du peuple et toujours présent demande un effort constant et il faut pouvoir tenir dans la durée car un quinquennat, c'est

très long. Or, les Français sont-ils prêts pour un président « Monsieur tout le monde » ? La fonction présidentielle peut-elle supporter une « désacralisation » ? En effet, peu de temps après son divorce – là aussi une première dans la vie politique française – commence une série d'événements qui vont inverser les tendances dans les sondages à l'égard du président Sarkozy, ces mêmes sondages qui lui avaient laissé croire qu'il pouvait bousculer les choses à sa guise, même dans le style de vie du président.

Mais d'une part l'absence de résultats, qui peut sembler naturelle car la mise en place des réformes nécessite du temps et beaucoup de sacrifices, et une conjoncture économique internationale particulièrement difficile et d'autre part la découverte par les Français d'une augmentation stupéfiante du coût de la vie, les prix des produits de première nécessité augmentant de 20 à 40 % en l'espace de trois mois, sont la preuve que le président et son gouvernement ne peuvent que constater ces hausses sans grande marge de manœuvre.

Il avait promis qu'il allait redresser la situation de la France, que les Français allaient pouvoir

travailler plus et gagner plus et cela avait pu séduire l'électorat populaire et âgé qui avait voté pour lui. Mais l'échec des élections municipales des 9 et 16 mars pour la droite a montré le désaveu de cette population qui ne semble plus suivre un président qui affiche avec ostentation un style de vie luxueux, très « bling bling » alors qu'une grande majorité des Français, actifs et retraités, ont pour préoccupation première leur « pouvoir d'achat ». Opinion publique oblige, Nicolas Sarkozy va changer de style, revenir à une présidence plus traditionnelle, c'est à dire faire cesser ses réactions impulsives, sa présence permanente dans les médias et la surexposition de sa vie privée. Ces changements devraient se traduire à l'intérieur par une présidence plus retenue et des visites sur le terrain pour expliquer les réformes et, à l'extérieur – notamment avec l'UE – par une recherche plus active de consensus et de compromis, comme cela a déjà été le cas concernant le projet d'Union pour la Méditerranée lors du Conseil européen de Bruxelles.

\*Mireille Sadège, journaliste, Docteur en histoire des relations internationales

# Le problème du capitalisme, c'est la relation centre-périphérie; pour la Turquie, le centre, c'est l'Union européenne

(Suite de la page 1)



Sayar précise que ce retard par rapport au positivisme commence déjà durant l'époque ottomane : « À cause de l'idée selon laquelle un linceul n'a pas de poche, il n'y a pas eu chez nous de développement économique. Durant l'époque ottomane, nous avons pris du retard par rapport au positivisme et l'importance accordée à la religion ne l'a pas été à l'économie. [...] Les turcs ne savent pas ce qu'il y a au-dessous et au-dessus de la terre » et il ne peut manquer de noter que la société turque n'est pas assez travailleuse : « Pendant que l'Europe travaillait, nous, nous n'avons pas travaillé. Malheureusement, ce n'est pas en laissant la société telle quelle qu'on peut progresser ». Le professeur Sayar explique aussi que le capitalisme est contraire au monde de la moralité économique des gens de l'Est. « Dans ces sociétés, on n'accorde pas assez d'importance aux travaux économiques. L'Occidental, lui, est beaucoup plus travailleur » dit-il, avant de donner un bon exemple sur la question : « Un Arabe, qui tient sa richesse du pétrole, a dépensé, sans sourciller, 10 millions de dollars pour le mariage de son fils. Il possède du pétrole pour des millions de dollars. Cet argent qu'il a dépensé ne lui donne pas à réfléchir. Mais Bill Gates, qui est un milliardaire en dollars, calcule comment passer des vacances de qualité le moins cher possible. Les Occidentaux réfléchissent, produisent constamment quelque chose. Leur intelligence travaille dans ce sens. Mais les Orientaux ne réfléchissent malheureusement pas assez, ne produisent rien. »

Le prof. Ahmed Güner Sayar, qui s'arrête sur la relation homme-matière-temps, pense que ces trois concepts ne

doivent jamais être séparés l'un de l'autre. « L'homme marche avec la matière. Pour faire la révolution industrielle, on a marié la connaissance et l'argent. Ensuite, il y a eu la révolution informatique » dit Sayar, qui insiste sur le fait que nous avons manqué le train depuis longtemps : « Avec les réformes kémalistes, on a essayé de pousser l'homme vers ce qui est matériel. Le 9 septembre, l'ennemi a été chassé d'Izmir, mais nous devons encore affronter l'ennemi intérieur, nous devons beaucoup travailler et nous développer, disait Atatürk ». Mais malheureusement, Sayar pense que nous n'y avons pas réussi, et poursuit ainsi :

« L'Occident est contre la rationalisation de la Turquie et particulièrement peur qu'avec une aussi grande armée, elle ne change les équilibres. Mais je pense qu'en Turquie, la rationalisation est une obligation inévitable. »

« Qui est le coupable ? C'est nous. Nous avons fait beaucoup de progrès en 85 ans, mais comparés aux pays d'Europe, nous sommes très en arrière par rapport à eux. En tant que nation, nous avons trop pris l'habitude d'attendre tout de l'État-providence. C'est d'abord à chacun de se tirer d'affaire ! » Pour Ahmed Güner Sayar, le chemin qui conduit à la réussite est long et difficile et, après avoir précisé que les réformes économiques de l'Europe ne se sont pas faites dans la facilité, il dit : « Il y a eu de nombreuses révolutions, les difficultés n'ont pas manqué. En Angleterre, il y a eu les révolutions de 1640-1688 et, à l'époque, la France se situait 100 ans en arrière par rapport à l'Angleterre. L'Allemagne, elle aussi, a vécu de grandes difficultés mais, avec Bismarck, elle a retrouvé son union nationale après 1870. Le train occidental avance toujours. Ils ne connaissent pas de défaillance. »

Ahmed Güner Sayar précise aussi que la Turquie doit accorder plus d'importance à ses intellectuels. Sur cette question, il dit que chez les Ottomans, les intellectuels parlaient des langues étrangères et que, comme à l'époque il y avait peu de gens qui étudiaient, les intellectuels avaient toutes les faveurs. « Avec la République, on a vu une augmentation du taux d'alphabétisation, la population est devenue plus consciente. En Turquie, les intellectuels reprennent ce qui

existe en Europe, ils ne produisent pas d'idées. En Occident, les travaux sont orientés vers la vie quotidienne et, du fait de leurs bases philosophiques, les domaines de travail deviennent presque des temples. Les intellectuels occidentaux trouvent des solutions orientées vers la vie quotidienne. Quant à nos intellectuels, à force de faire des analyses, ils sont loin de trouver des solutions pour faciliter la vie quotidienne. »

À notre question : « Quel est le problème du capitalisme ? », il répond ceci : « Le problème du capitalisme, c'est la relation centre-périphérie. Lorsque le centre est rationnel, la périphérie est irrationnelle. Pour la Turquie, du point de vue géographique, le centre est l'Union européenne. En se rapprochant de l'UE, il faut essayer d'imposer à la Turquie la pensée rationnelle. » Quand je lui demande : « D'après vous, comment

l'UE voit-elle la Turquie ? », le professeur me dit : « L'Occident est contre la rationalisation de la Turquie et particulièrement peur qu'avec une aussi grande armée, elle ne change les équilibres. Mais je pense qu'en Turquie, la rationalisation est inévitable. » En parlant du regard de l'Europe sur la Turquie, Sayar parle de l'armée turque, une des plus fortes et des plus expérimentées du monde. Selon ses termes : « L'armée a compris la dépendance envers l'Occident lors de son intervention à Chypre et, en créant Aselsan, elle a cherché à réduire au minimum cette dépendance. » Après avoir noté qu'il pense que l'armée est l'unique institution rationnelle de Turquie, Ahmed Güner Sayar dit ceci :

« L'Occident voit la Turquie comme un pays périphérique et veut qu'elle le reste et l'armée turque est bien consciente de cela. »

Lorsque finalement, nous lui demandons ce qu'il pense de l'Union européenne, il dit : « Nous ne travaillons pas assez, nous ne sommes pas rationnels. Quant à l'Europe, elle, elle n'est pas sincère. En réalité, la Turquie est un pays indispensable à l'Europe et celle-ci devrait en tenir compte. C'est Angela Merkel qui a dit ce qu'il y

avait de mieux sur à propos les relations de la Turquie avec l'Union européenne – « Si vous ne voulez pas l'intégrer, pourquoi lui faites-vous perdre du temps ? » – L'Union européenne tourne autour de la France et de l'Allemagne. Il y a quelques années, un général avait dit : « Nous pouvons nous rapprocher de l'Iran et de la Russie ». Je pense que c'est une erreur car ils sont aussi irrationnels que nous. Adoptons au plus tôt des approches rationalistes. »

Comme précisé ci-dessus, le professeur Ahmed Güner Sayar est un scientifique et un intellectuel de premier plan en Turquie. Ses pensées sur l'économie peuvent jouer un rôle clef sur les politiques éco-

nomiques du pays et sur ses relations avec l'Union européenne. En conclusion, comme le dit Ahmed Güner Sayar, pour que la Turquie se tourne vers l'Union européenne, qui est une union rationnelle, et pour la lumière, il faut que toute la société tur-

que travaille davantage, qu'elle réfléchisse constamment, produise des idées, soit une société qui adopte des approches rationnelles.

Propos recueillis par  
Hüseyin Latif et Nagehan Tam

« En Turquie, au lieu de vouloir gagner de l'argent, d'avoir une morale économique et une discipline de travail, c'est la foi et le travail tournés vers l'au-delà, qui prévalent. »



Retrouver le meilleur  
du cinéma en français  
sur TV5MONDE



information sur nos programmes sur  
[www.tv5.org](http://www.tv5.org)

**TV5MONDE**

# La Turquie m'a aidée à grandir

Pour beaucoup de jeunes Européens, la Turquie reste un pays synonyme de débats houleux ou de dépaysement estival. Anne Andlauer, étudiante à l'Institut d'Études Politiques de Paris, a décidé de trouver sur place les réponses à ses questions concernant le pays. À 21 ans, elle vit et travaille depuis plusieurs mois à Istanbul et nous livre son expérience de jeune expatriée.



Anne Andlauer

## Depuis combien de temps êtes-vous à Istanbul et pourquoi avez-vous choisi de venir en Turquie ?

Je suis arrivée à Istanbul fin septembre 2007, pour huit mois. J'étais venue une première fois en 1999, j'avais alors 13 ans et la Turquie était mon premier « grand voyage » à l'étranger. Je n'ai jamais oublié la Turquie et j'ai longtemps eu envie d'y revenir. Il y a neuf mois, je me préparais encore pour une première année de master de journalisme à l'Institut d'Études Politiques de Paris,

*Il faut que la Turquie manifeste le fait que ses ambitions européennes sont fortes et qu'elle ne se découragera pas.*

où j'étudie depuis trois ans. En discutant avec d'autres étudiants qui rêvaient de voyage et se plaignaient du carcan infrangible de leur cursus universitaire, je me suis rendu compte que ce à quoi j'aspirais,

c'était retourner à Istanbul. J'ai alors entrepris les démarches nécessaires pour m'assurer un séjour professionnel formateur et intense d'un point de vue culturel. En ce sens, mon départ fut un « coup de tête réfléchi ». Le journalisme est une passion de longue date et je souhaitais travailler dans un journal anglophone, étant donné que je ne parlais pas turc. Je me suis renseignée et j'ai contacté le rédacteur en chef du jeune quotidien anglophone *Today's Zaman*, lequel a accepté de me faire confiance et de m'accueillir pendant huit mois.

## Quelle image vous faisiez-vous de la Turquie et d'Istanbul avant de venir ?

Je pense que j'avais une vision assez réaliste de la Turquie et particulièrement d'Istanbul. Cette vision s'est forgée « sur le terrain », à l'abri des prises de position politiques qui n'envahissaient pas les débats à l'époque. J'avais l'image d'une ville très diversifiée où l'histoire côtoyait la modernité, où le passé surprenait derrière chaque porte et où le futur souriait à chaque coin de rue. Après mon premier voyage, le visage européen de la Turquie n'a plus fait aucun doute pour moi.

## Travailler au sein de *Today's Zaman* vous permet-il de refléter cette véritable image de la Turquie ?

Je pense que oui. Je suis assez libre dans mon travail, je propose beaucoup de choses et j'écris sur des sujets allant de la culture à l'économie en passant par la politique et les relations internationales. Bien que cela soit difficile, je m'efforce de donner une image juste de la Turquie aux lecteurs de *Today's Zaman*.

## Le pays a-t-il changé depuis la dernière fois que vous y êtes venue ?

À l'évidence. Économiquement et politiquement, cela se passe de commentaire. Certaines constantes perdurent et s'amplifient tels

les embouteillages et cette passion qu'ont les automobilistes pour le klaxon ! Plus sérieusement, ce qui reste inhérent à ce pays et qui me marquera toujours, c'est l'extrême diversité des gens que l'on y rencontre, des propos que l'on échange avec des Turcs jurant fidélité au même drapeau. Il y a au sein de la société turque une complexité sociale qui est passionnante à observer.

## Cette diversité dont vous faites mention est-elle plus visible chez les femmes ou chez les hommes ?

Je trouve que les femmes en général représentent mieux cette diversité de la société turque. Il est vrai que je compte parmi mes amis ici beaucoup plus de femmes que d'hommes, et que tous vivent à Istanbul, ce qui, je suppose, influence mon jugement. Ce qui me frappe néanmoins, c'est que mes amies puissent être à ce point différentes, voire opposées, dans leur manière de vivre et d'envisager l'avenir. C'est un vrai changement par rapport à la France. Pour-

tant, toutes ces jeunes femmes discutent entre elles, se côtoient en permanence et évoquent très librement tous types de sujets. J'ai beaucoup appris sur la société turque en me liant d'amitié avec

des filles et des femmes de tous âges.

## Ouvrons maintenant l'inévitable sujet de l'entrée de la Turquie dans l'Europe. J'aurais aimé connaître votre point de vue à ce sujet...

Pour être honnête, je suis venue ici avec l'espoir de me faire une idée sur la question. Ce que je constate simplement, c'est que cela fait plus de 40 ans que l'on parle d'une potentielle entrée de la Turquie dans la Communauté européenne, puis dans l'Union européenne. En clair, on a donné à ce pays l'espoir d'intégrer l'Union à une époque où il était loin de remplir les critères d'adhésion. Cela prouve que, des deux côtés, on croyait à la possibilité de véritables transformations dans le sens d'une Turquie européenne. Aujourd'hui, j'ai peur de voir l'enthousiasme des Turcs s'essouffler et n'y vois pour seule solution qu'un engagement clair de l'UE et des leaders turcs.

## Que voulez-vous dire ?

Je suis consciente que la Turquie a encore beaucoup de travail à fournir pour devenir européenne de droit, notamment au regard des débats internes et des problèmes géopolitiques qui peuvent faire peur aux autres membres de l'Union. Ce qui prime, c'est que la Turquie se fasse mieux connaître sur la scène internationale, qu'elle montre et démontre que son véritable visage se situe aux antipodes de l'image que l'on s'en fait parfois en Europe. Pour être tout à fait franche, je pense que la Turquie intégrera l'UE in fine si et seulement si elle s'accroche à cette ambition et ne montre aucun signe de faiblesse à l'égard de son engagement et de sa volonté de réforme. Pourquoi ? Parce qu'en refusant une Turquie qui présenterait toutes ces conditions, l'Europe porterait un coup sérieux aux fondements même de son existence, à la colonne vertébrale qui tient désormais ensemble 27 pays si diffé-

rents : la règle « *Pacta sunt servanda* ». Je ne sais pas si les Turcs et la Turquie, que j'ai découverts par moments très peu sûrs d'eux-mêmes et « obsédés » par certaines idées (tel le « Syndrome de Sèvres » d'un complot des puissances étrangères contre la Turquie), fournirent cet effort de longue haleine. À l'époque où Charles de Gaulle avait opposé son veto à l'entrée du Royaume-Uni dans la CEE, un officier britannique avait lancé un cinglant « Nous n'accepterons jamais un « non » pour réponse. » La Turquie saura-t-elle afficher la même fermeté face à certains Européens résolument opposés à son adhésion ? L'avenir le dira.

## Dans une certaine mesure, avez-vous des craintes vis-à-vis de l'élargissement des frontières de l'Europe à l'Irak et l'Iran ?

Je partage ces craintes, mais j'essaie aussi de me projeter dans 20 ans et j'imagine que, peut-être, l'UE – qui est un être juridique plus qu'un espace à proprement parler – trouvera certains avantages à accueillir en son sein un membre comme la Turquie. Aujourd'hui, cela ne semble pas évident à beaucoup et je trouve que l'on ne prend pas assez conscience de ce que peut nous apporter la Turquie sur différents plans. Je parle du plan politique bien sûr, puisque vous faites référence à l'Irak et à l'Iran, mais je parle aussi du plan économique. N'oublions pas que la Turquie est, à l'heure actuelle, la seizième économie mondiale et un « eldorado » pour de nombreuses entreprises étrangères, y compris françaises, ce qui n'est pas négligeable. D'un autre côté, intégrer l'Union ne sera pas une tâche facile pour l'économie turque.



## Que retiendrez-vous surtout de la Turquie ?

Certains clichés avaient été opposés à l'annonce de mon départ en septembre dernier. Par exemple que les Turcs étaient des Arabes, j'allais devoir mettre le voile, j'allais être convertie à l'islam ou encore j'allais risquer ma vie dans des attentats. Ma venue ici m'a confirmé, si besoin était, que toutes ces mises en garde n'étaient que des préjugés absurdes et faux. L'histoire et la société turques partagent une réalité tellement complexe et intéressante que, selon moi, chacun devrait s'y accoutumer pour que les clichés tombent. Les Turcs sont fiers de leur pays et ils ont raison. Un excès de confiance apparent peut cependant suggérer un manque de confiance en soi – ce sentiment auquel je faisais allusion tout à l'heure – et véhiculer une image négative du pays. Lorsque je reviendrai en France, je me ferai un devoir de parler de tout cela, d'abord à mes proches puis dans mon futur métier de journaliste.

Propos recueillis par İlker Birkan

# Deux poètes, un peintre et une femme

(Suite de la page 1)

Le célèbre poète Tarancı a étudié à l'école primaire de Diyarbakır puis il a continué aux lycées St.-Joseph et Galatasaray. Il a poursuivi ses études aux facultés des Sciences politiques en Turquie (Mülkiye Mektebi) et à Paris. En 1940, il est rentré dans son pays à cause de la Seconde Guerre mondiale et il y a effectué son service militaire. Il a travaillé à l'Agence Anatolie et au ministère du Travail en tant qu'interprète. Il est mort à Vienne, où il s'était rendu pour raison de santé.

Les premiers poèmes de Tarancı ont été publiés en 1930, dans les revues « *Muhit* » et « *Servet-i Fünun* ». Dans les premières années, il a été influencé par A. Hamdi Tanpınar et Necip Fazıl, puis par Baudelaire.

Dans vos mains, vous tenez le trentième numéro de notre journal et nous ne sommes qu'au début du chemin, cela fait trois ans exactement que ce voyage a commencé. Tout ce que nous avons vécu durant ces trois ans ! Si nous l'écrivions, peut-être serions-nous les auteurs du livre le plus vendu de Turquie.



« Peux-tu dessiner le bonheur, Abidin ? / Mais sans chercher le facile / pas le dessin de la mère au visage d'ange, qui allaite son bébé aux joues de rose / ni celui des pommes sur la nappe blanche / ni celui du poisson rouge qui se promène au milieu des bulles d'eau de l'aquarium. / Peux-tu dessiner le bonheur, Abidin ? / Peux-tu dessiner Cuba, au milieu de l'été 1961 ? / Merci à Dieu, j'ai pu aussi voir ce jour / même si je mourais, cela ne me ferait rien, et cela tu pourrais le dessiner, maître ? » demande à son ami Nazım Hikmet, sans doute le plus célèbre poète turc.

Ce poète mondialement connu, dont le nom réel est Nazım Hikmet Ran (1901-1963), est né à Salonique, à l'instar de Mustafa Kemal Atatürk. Son grand-père, Nazım Pasha, était le gouverneur de Salonique, son père était diplômé du lycée Galatasaray et sa mère était la fille du fameux Enver Pasha.

Abidin Dino (1913-1993) : son enfance, il l'a vécue en Suisse et en France, durant la Première Guerre mondiale. Le peintre Dino est allé à Paris, à Londres, puis à nouveau à Paris, où il a travaillé comme peintre et au tournage de films en tant que décorateur. Il comptait parmi ses amis des artistes célèbres de l'époque, tels que Gertrude Stein, Tristan Tzara, Eisenstein et Pablo Picasso.

Je tiens à rendre ici hommage à nos deux chers grands poètes et à notre peintre, et salue respectueusement Mme Güzin Dino... Notre bonheur, c'est de présenter notre Turquie, les gens de ce pays, depuis trente-six mois déjà, au monde francophone.

Je remercie par cette occasion ceux qui nous permettent ce bonheur et je dédie ce trentième numéro de notre journal à ceux dont le nom se trouve sur notre registre.

\*Dr Hüseyin Latif, Directeur de la publication

# La culture est l'arme idéale pour anéantir les préjugés à l'égard de la Turquie

*Ali İnan est dynamique; très motivé et fourmille de bonnes idées pour la promotion de la Turquie en Europe. Une action qu'il aimerait d'ailleurs mener dans le domaine culturel car, d'après lui, c'est très important, et précisément c'est là où les initiatives et les actions ne sont pas suffisantes et manquent cruellement de soutien financier public mais également de coordination.*



## Parlez-nous de vos activités à Paris...

Depuis 2001, je pratique certaines activités culturelles. Auparavant, je me consacrais plus à des activités sportives. J'ai été footballeur en France, puis entraîneur d'équipes amateurs et ensuite, je suis devenu arbitre. Étant passionné par les activités culturelles, j'ai choisi une voie différente. En jouant dans quelques films, j'ai vu qu'il existait certains manques, que certaines choses se faisaient de façon très restreinte et à destination d'un certain milieu. En 2001, nous avons travaillé ensemble au Centre culturel de Beşiktaş avec la pièce de Yılmaz Erdoğan intitulée « De nouveaux mots dans ma poche » (Cebimde Yeni Kelimeler). C'est moi qui avais organisé la sortie parisienne de cette pièce. Bien que cela soit ma première expérience du point de vue culturel, la salle était comble et les billets ont été vite épuisés. Devant un tel succès, nous avons pris la décision de continuer ce type d'activités. Par la suite des films de cinéma ont aussi été réalisés avec l'appui du Centre culturel de Beşiktaş. Hormis l'Allemagne, nous sommes désormais responsables de toute l'Europe. Mais, la France est un pays très difficile car la population turque est dispersée, faisant que nous essayons de savoir où sont les Turcs, combien ils sont et de leur fournir un service culturel.

## Qu'avez-vous fait par la suite ?

J'ai acheté l'ancienne Cinémathèque à la fin de l'année 2005. Tout en y projetant régulièrement des films turcs, j'ai voulu aussi faire visionner des films du monde entier, par exemples les films polonais, roumains, africains et du Moyen-Orient. D'ailleurs,

son nom était « Cinéma du Monde ». J'ai essayé d'apporter une différence en projetant les films de pays qui ne sont pas populaires. Nous avons géré ce cinéma jusqu'en juin dernier et le concept que nous avons réalisé a été très apprécié, même si aucun organisme ne nous a aidés en Turquie. Je veux développer encore un concept semblable mais cela fait perdre de l'argent et il est donc très difficile de programmer ce type de cinéma. Nous vivons par moments des problèmes avec les sociétés de production. Notre objectif n'est pas limité au cinéma et nous voulons ouvrir un centre culturel mondial basé principalement sur la Turquie, notre but étant de faire connaître les films turcs aux Français et aux autres citoyens européens. A partir de cette année, nous voulons coopérer avec le Théâtre national d'Ankara pour des représentations des pièces en France une ou deux fois par mois. Fait-on suffisamment la promotion de la **Turquie en France, selon vous ?**

La seule chose qui manque chez nous, c'est les activités de lobbying. Comment ont lieu les activités culturelles ? Elles ont lieu avec le rassemblement des personnes, la constitution d'un lobby et le soutien réciproque des organismes. A l'heure actuelle, on se prépare pour 2009, moi aussi. Mais les autres sont dans la panique en se disant « Pourvu que mon projet ne soit pas volé ». Par ailleurs,

*Les initiatives prises et les actions réalisées en vue de faire mieux connaître notre pays à l'étranger n'arrivent à obtenir aucun soutien ou aides pécuniaire.*

j'ai un projet prêt en tête et je cherche des soutiens pour le développer. J'ai grandement confiance et, à mon avis, c'est moi qui vais faire la meilleure promotion. Bref, il n'y a aucune coordination ce qui réduit considérablement l'efficacité des actions. Nous avons envoyé le plus de golfeurs à Antalya et avons fait faire du yachting. Mais l'image de la Turquie n'est pas uniquement le golf... Il est bon que cela se fasse mais il faudrait que par ailleurs certaines mentalités changent. Je veux faire des choses mais un soutien public, je veux que l'on dise que « derrière cette affaire, se trouve l'État ». Il faudrait que le ministère de la Culture s'approprie cette affaire et qu'il apporte son soutien. Les initiatives prises et les actions réalisées en vue de faire mieux connaître notre pays à l'étranger n'arrivent à obtenir ni soutien ni aides pécuniaire.

**Le soutien de l'État est-il un point important d'après vous ? Pour certaines cela peut être mal interprété.**

A mon avis, il faudrait absolument le soutien de l'État. Les activités culturelles ne peuvent pas nuire aux personnes, elles font toujours gagner des points supplémentaires. Comment allons-nous changer les préjugés à notre égard ? Avec la culture... Je suis convaincu que tout cela passe par la culture. Nous allons faire un bon film, une bonne pièce... Nous allons continuer avec des

travaux plus importants, tout faire pour la promotion de la Turquie. Qui ne voudrait pas d'un tel appui derrière lui ? En fin de compte, il s'agit d'un soutien moral...

## Comment contribuez-vous à la promotion de la Turquie ?

On a toujours tâché de s'adresser à l'élite, or la Turquie n'est pas uniquement constituée des élites. Pour ma part, j'ai essayé de porter mon action au niveau du peuple. J'ai pu le faire grâce aux manifestations de Cem Yılmaz et d'Ata Demirer. Je pense que la promotion de la Turquie est très en retard et que j'ai personnellement accompli l'une des plus grandes promotions de la Turquie, rapportée dans des articles du « Monde » et de « Libération ». J'ai attiré ici plus de 300 000 personnes venues voir 17 films. Bien sûr, la majorité de ces spectateurs sont des Turcs, nous pensons prioritairement à nos propres citoyens, même si nous étions ravis de voir les Français qui ont suivi. Une telle action ne peut pas être le fait d'un homme seul et de sa petite équipe et nous avons eu besoin d'un nombre important de partenaires et de sponsors, que je remercie encore. Nous sommes à présent en train de nous préparer au festival du film et à la distribution des films « Beyaz Melek » (L'Ange blanc) et « Kabadayı » (Bravache). Par ailleurs, je voudrais monter une pièce pour enfants dans le courant de 2008 et je veux de plus que cela soit fait de façon soignée. De plus, nous voulons organiser en compagnie d'Accort un Festival du film turc.

*Propos recueillis par Nagehan Tam*

# Bülent Osman, prince de la paix

Bülent Osman, arrière-petit-fils du Sultan Abdul Hamid II et de Gazi Osman Pacha, héros populaire de la guerre contre les Russes, nous a accordé un entretien à Istanbul dans l'appartement-belvédère qu'il occupe avec son épouse, la Princesse Jeannine, au-dessus du Bosphore. Le couple est rentré en Turquie en 1990 lorsque le président Özal a autorisé le retour de la « Osmanlı Hanedanı », c'est-à-dire des descendants de la famille impériale en exil depuis l'abolition du sultanat après la Première Guerre mondiale. Aucune prétention au trône chez Bülent Osman. Sa descendance par les femmes l'en aurait disqualifié sous l'ancien régime. Prince de son temps, républicain, il a choisi de mettre sa double citoyenneté franco-turque et son statut particulier au service des relations entre les deux pays.

« À notre arrivée, mon épouse et moi-même sommes tombés sous le charme d'Istanbul, cette ville si belle où les gens sont si cour-



tois. Les Stanbouliotes nous ont conquis. Ici comme à Paris, je me garde bien de m'ingérer dans le domaine réservé aux politiques mais je donne volontiers mon avis sur les questions qui relient la France et la Turquie, toujours dans un esprit constructif et ce ne sont pas les sujets qui manquent. À l'inverse de certains pays et de certains groupes, la Turquie ne possède pas de lobbies puissants et omniprésents pour faire valoir son point de vue et les malentendus abondent. Par exemple, on nous croit souvent arabes alors que nous ne le sommes pas du tout. Les Français, très fiers d'avoir aboli la peine de mort, ignorent en général que les Turcs en ont fait autant. Très attachés à la laïcité de leur pays depuis 1905, les Français ne se rendent pas compte que la Turquie est un État laïc depuis Mustafa Kemal. » Formé à l'école laïque française, Bülent Osman défend le principe qui fait de la religion une affaire privée entre Dieu et chaque individu, comme l'affirmait Atatürk. Bülent

Osman reste attaché au souvenir et à l'œuvre du père de la Turquie moderne et loue aussi le rôle du président Özal dont la compétence et l'esprit d'ouverture avaient permis de restaurer la confiance internationale en période de grave crise économique.

« Le débat sur l'entrée de la Turquie dans l'Union européenne est émaillé de malentendus et d'ignorances dommageables. Beaucoup de gens n'ont pas idée du passé francophile de la Turquie et on oublie qu'elle est un allié fidèle de l'Otan depuis 1952. À ce titre, elle participe à la défense de l'Europe sans avoir pour l'instant le droit de rejoindre ses rangs. »

Ce sont les liens du négoce que Bülent Osman privilégie. Depuis les riches heures de la route de la soie, on sait d'expérience que, si les guerres laissent les peuples exsangues, ceux-ci reprennent vie avec le retour des marchands. « Aux périodes les plus sombres des crises entre la Grèce et la Turquie, les banquiers n'ont pas cessé leurs relations car le besoin de commercer est un facteur de paix entre les pays. » Bülent Osman a fait une carrière internationale de cadre supérieur chez Michelin, au Nigéria et au Vietnam,



où il a fait la connaissance de son épouse, d'origine franco-vietnamienne. Il est depuis longtemps conseiller en commerce extérieur auprès du gouvernement français et déploie des efforts incessants auprès des journalistes, des politiques et des commerciaux pour enrichir la communication entre les Français et les Turcs, promouvoir une meilleure connaissance mutuelle, arrondir les angles. Ce prince républicain jouit d'une grande cote de popularité auprès des gens de la rue. « Un peu à cause de mes origines impériales, davantage parce que je suis le descendant de Gazi Osman Pacha, mais surtout parce que les gens aiment l'idée d'un prince qui a été obligé de travailler pour gagner sa vie. » De la grande lignée des fondateurs et des héros, Bülent Osman est un pont qui relie le meilleur de deux mondes.

*\* René Daligault, écrivain*

## Le secteur du tabac en Turquie



\*Eda Bozköylü

Les premiers plants de tabac ont été apportés en Turquie dans les années 1601-1605 par les commerçants anglais et vénitiens. La première réaction face à l'engouement pour le tabac qui se propageait très vite sur les terres ottomanes fut son interdiction. Toutefois, les pressions de la période de Mourad IV n'ayant pas suffi à empêcher la consommation du tabac, celle-ci se multiplia rapidement. Il s'est répandu à un tel point qu'on a même utilisé entre Européens l'expression « fumer du tabac comme un turc ».

Ayant vite compris l'importance des revenus du tabac, on a en premier lieu commencé sa culture à Roumélie, Salonique et Kircaali. Par la suite, des plantations de tabac ont été réalisées en Anatolie, dans les régions d'Izmir, Manisa et Ödemiş.

### La production de tabac en Turquie

La Turquie est à présent le septième plus grand marché du monde. Cette situation augmente l'importance de la Turquie du point de vue des producteurs de cigarettes. La culture du tabac se fait en Turquie dans des exploitations familiales, surtout dans les régions égéenne, de la mer Noire, de Marmara et dans les régions de l'est et du sud-est de l'Anatolie. 65 % du tabac total produit en Turquie le sont dans la région égéenne et la consommation totale avoisine les 200 000 tonnes. 33 % de la population âgée de plus de 18 ans en Tur-

quie, c'est-à-dire 17 millions de personnes, fument 108 milliards de cigarettes par an. 65 % des cigarettes fumées actuellement sur le marché sont constituées de tabac de type américain et 35 % de type turc.

Il y a encore 10 ans, le tabac produit en Turquie avait une place importante dans les produits que commercialisaient les grands cigarettiers mondiaux et il était indiqué « tabac turc » en grandes lettres sur les paquets pour préciser la qualité du mélange créé. Toutefois, en raison des politiques mises en œuvre, la culture de tabac en Turquie a commencé à régresser de plus en plus. La « production contractuelle » due à l'augmentation de la domination des sociétés étrangères dans le secteur a joué un grand rôle dans cette diminution et a fait vivre des jours difficiles aux petits producteurs. Cette « production contractuelle » est un système dans lequel les sociétés multinationales font savoir aux sociétés acheteuses la quantité de tabac qu'elles vont acheter, ces dernières passant alors des contrats avec les agriculteurs.

Ce système pousse les agriculteurs à signer également les contrats en leur défaveur. Durant ces 10 dernières années, la baisse des revenus dans la production de tabac a fait que près de 50 % des agriculteurs ont arrêté leur production pour s'orienter vers des produits alternatifs ou vers l'élevage. Selon Ali Bülent Erdem, président du Syndicat des producteurs de tabac (Tütün-Sen), ces problèmes pourront être résolus avec une nouvelle structure, similaire au Tekel.

### La privatisation de Tekel

Bien que l'on considère que la solution aux problèmes vécus dans le secteur se trouve dans la réactivation de Tekel, le gouvernement, lui, se prépare à privatiser Tekel, qui est le second plus grand acteur du marché turc de la cigarette. Jusqu'en 1984, Tekel était en position de monopole sur le marché de la cigarette. Avec la libéralisation du secteur, c'est Philip Morris qui occupe maintenant la position de leader. Dans ce marché de 10 milliards de YTL, Philip Morris possède 42 % et Tekel 33 %. La société qui achètera les usines de Tekel, situées à Adana, Samsun, Bitlis, Istanbul, Malatya et Tokat, ainsi que ses marques de cigarettes, dont principalement Samsun, Maltepe, Tekel 2000 et Tekel 2001, deviendra la plus grande concurrente de Philip Morris.

Dans sa déclaration écrite, l'Association des experts en tabac indique qu'à travers la privatisation, un grand coup sera porté au secteur du tabac, et précise bien : « Suite à la privatisation de l'unité «Boissons alcoolisées» de Tekel, des taux élevés de contrebande et de perte de taxes ont été enregistrés dans ce secteur. En cas de privatisation des usines de cigarettes de Tekel, la même situation de trafic et de perte de recettes sera vécue dans le secteur du tabac et de ses produits dérivés. » Quant à Yılmaz Tekay, président du conseil d'administra-



tion de l'Association des experts en tabac, il met en garde : « Pour le producteur, Tekel représente une garantie. Si on trouve une solution à la lourdeur du mécanisme de Tekel, sa privatisation ne sera plus nécessaire. La fermeture de Tekel signifie pour les producteurs de tabac turcs la suppression de cette garantie. Si on ne prend pas de mesure de prévention, la production du tabac oriental touchera à sa fin. » Pour sauver le secteur du tabac, Tekay propose l'augmentation des exportations.

### L'interdiction de fumer

A partir des années 60, les effets nocifs de la cigarette sur la santé humaine étant devenus plus évidents et des preuves ayant été obtenues, les mouvements pour prévenir la consommation de cigarettes et de tabac se sont intensifiés expliquant que la cigarette cause cinq fois plus de décès que le total des autres causes (terrorisme, accidents, maladies).

À l'échelle mondiale, des campagnes destinées à une prise de conscience des personnes et diverses interdictions visent à empêcher la consommation de tabac. La loi qui entrera en vigueur au second semestre de 2008 interdira en Turquie, comme dans le monde entier, de fumer dans les espaces clos.

\* Eda Bozköylü, Journaliste

## Le magasin de tissus d'İliya Gülerşen : Un demi-siècle de légende à Beyoğlu

La première impression est toujours très importante. La chose qui retient le plus notre attention lorsque l'on aperçoit une personne pour la première fois, c'est sa tenue. Et pour toutes les personnes qui donnent de l'importance à la première impression qu'elles dégagent, il existe une boutique à Beyoğlu / İstanbul : le magasin de tissus d'İliya Gülerşen. Il ne vend pas de tissus ordinaires ; il ne présente que les meilleurs à ses clients. Au-delà du tissu, il offre également du prestige...

Le négociant en tissus İliya Gülerşen n'a pas choisi ce métier par hasard. Il fit ses premiers pas dans le métier en 1948 alors qu'il n'avait que 16 ans. « Je n'ai pas appris ce métier de mes parents » nous dit le commerçant qui avoue en arriver là après avoir travaillé auprès d'un des plus grands commerçants de Beyoğlu. Contraint de travailler dès l'âge de neuf ans, le père d'İliya Gülerşen était poissonnier. Mais le poissonnier le plus chic de Beyoğlu ! Son père, qui s'habillait avec élégance, savait en outre parler six langues. Les enfants d'İliya Gülerşen, eux, suivent leur père dans la profession, « mais dans des couloirs différents ». Par exemple, son fils cadet vend des étoffes pour femmes, tandis que son fils aîné vend des produits aux ateliers de confections.



En plus des clients français, İliya Gülerşen accueille un grand nombre de clients venant de Suisse, d'Allemagne et de Suède. Du reste, ce ne sont pas des clients d'un jour mais des clients continuels. İliya Gülerşen ajoute : « il n'y a pas de tromperie chez nous, nous annonçons la vérité et nous nous efforçons aussi de trouver le meilleur tailleur au client qui achète des étoffes chez nous. » En 1986, İliya Gülerşen fut invitée en Espagne et obtint un prix pour son service remarquable et ses produits de qualité. « Nous n'utilisons pas de marchandises chinoises, jamais ! » ; Gülerşen déclare lutter pour sauver l'habillement sur commande, mais « si les tailleurs n'existaient plus, nous aussi, disparaîtrions » explique-t-il.

İliya Gülerşen rappelle puisque la proportion taille-poids n'est jamais la même, les produits prêt-à-porter sortis de l'usine ne conviennent pas à chaque individu. Dans ces situations-là, ou lorsque l'on souhaite un costume de qualité, c'est İliya Gülerşen et des vendeurs de tissus comme lui qui interviennent.

Gülerşen dit habiller un grand nombre de célébrités mais ne veut pas donner de nom, se contentant de parler d'artistes et d'hommes d'affaires. Il ajoute : « Autrefois, on ne se promenait pas sans cravate à Beyoğlu. Lorsque les gens ven-

naient à Beyoğlu, ils faisaient attention à leur tenue. La situation a malheureusement changé après 1980. D'abord la silhouette de l'avenue İstiklal a changé et ensuite cette avenue est devenue piétonne, par l'action de Vitali Vakko. Il avait dit : « Je vais faire ici comme à Vienne et je lui ai répondu qu'ici, la population avait son propre comportement. Les gens viennent jusque devant le magasin avec la voiture, rentrent dans le magasin et font leurs achats ». Je lui ai dit que s'il supprimait ces clients, on ne pourrait plus les faire revenir. D'ailleurs, Vakko a par la suite quitté l'Avenue İstiklal. Lorsque Vakko était encore là, il avait été dérangé par la construction d'un Simit Sarayı à ses côtés. Quelqu'un venant manger des simits achèterait-il chez Vakko ? Nous avons fait de Vakko un symbole de Beyoğlu. Vakko et Beymen sont partis. Il ne reste plus de vendeurs de tissus à Beyoğlu. Vous n'aboutirez à rien en vendant des simits. Regardez vous-même, les restaurants situés sur l'Avenue İstiklal sont scandaleux... L'Avenue İstiklal a perdu son esprit traditionnel. »

Nous demandons à İliya Bey : « Les clients qui viennent ici savent-ils ce qu'ils veulent comme tissu ? » et il nous répond : « C'est là que nous intervenons, que nous choisissons le tissu. C'est pour cette raison que nous sommes encore là depuis 50 ans. Gülerşin ajoute aussi que l'imitation ne se fait pas dans le tissu turc, parce que le tissu turc est



İliya Gülerşen

bon marché. Ici, nous présentons des tissus selon le désir du client. Nous vivons les quatre saisons dans notre pays. C'est pour cette raison que nous avons besoin de tissus différents. Dans ce magasin, il y a exactement 6 mille variétés de tissus « répond Gülerşen. İliya Gülerşen achète-t-il des tissus en France ? « La maison Dormeuil est à Paris. Certes, tous leurs tissus sont fabriqués en Angleterre mais la distribution à destination de l'Europe se fait via la France et nous passons donc nos commandes en France, ayant été les premiers importateurs. Nous avons voyagé dans toute l'Anatolie pour proposer ces tissus anglais à la population turque. D'autre part, nous achetons du lin de la Belgique, ainsi que les tissus de marque Libeco. »

De la chemise au pantalon, voire au paletot, le magasin d'İliya Gülerşen vous attend à la rue Solakzade à Beyoğlu pour vous habiller parfaitement. Lorsque vous venez ici, vous ne faites pas qu'acheter des tissus pour vêtements mais vous avez aussi et surtout la chance de faire la connaissance d'une personne rare telle qu'İliya Gülerşen...

\* Propos recueillis par Dr Hasan Latif

# Les inquiétudes économiques ou le foulard ?



\*Selda Atik

La Chambre de Commerce d'Ankara (ATO) a fait des études en vue de mettre en évidence les inquiétudes du milieu des industriels. Quelle est donc la principale préoccupation des turcs ? Corresponderait-elle par hasard à l'actualité présente ?

La Chambre de Commerce d'Ankara a réalisé une enquête concernant les attentes pour 2008, enquête menée dans les 42 centres commerciaux les plus fréquentés de la capitale, au total dans 4 046 établissements professionnels. Il n'y a pas besoin d'être devin pour savoir les résultats mais cela a permis d'obtenir des données statistiques révélatrices. Selon le résultat de cette étude, le « foulard » n'est pas la préoccupation première des commerçants. 59,7 % des établissements considèrent comme problème le plus important « les incertitudes économiques ». Au deuxième rang se trouve le terrorisme avec 16,5 % tandis que le troisième rang est occupé par la corruption avec 13,6 %. La proportion des établissements qui ont répondu « l'insuffisance des libertés individuelles telles que le foulard ou la liberté d'expression » n'est que de 4,7 %. L'un des sujets prioritaires est le problème du déménagement de la Banque centrale à Istanbul, 89,4 % des personnes interrogées

ne l'approuvant pas.

Maintenant, analysons les questions suivantes : dans quelle proportion les inquiétudes ayant trait à l'économie sont-elles fondées ? Pourquoi les opinions au sujet de la Banque centrale sont-elles négatives ?

L'objectif d'inflation de la Banque centrale pour 2008 n'a pas changé, il reste fixé à 4 %, avec un maximum tolérable de 5,7 %. Or, l'inflation pour l'année 2007 a été de 8,76 % sur la base du TÜFE (TÜİK). Puisque rien n'indique que les problèmes de 2007 aient disparu, les estimations optimistes pour 2008

restent bien discutables. De plus, on signale que la hausse des prix de l'énergie va se poursuivre dans le domaine de l'électricité et du gaz naturel, avec, en tête, les prix du pétrole. Selon les prévisions de The Economist

pour la Turquie, l'inflation pourrait atteindre 8,1 % en 2008. Alors que l'objectif de croissance pour 2008 annoncé par le ministère des Finances est de 5,5 %, The Economist l'estime aux environs de 3,8 %. Il avait estimé que le déficit des opérations courantes représenterait 7,1 % du PIB et que, par ailleurs, le déficit budgétaire serait de 2,9 %

du PIB. De plus, le taux de chômage a désormais dépassé 10 % à la fin de l'année 2007 et, pour l'année 2008, même les prévisions les plus optimistes ne le font pas redescendre en dessous de 9,2 %. J'avais envisagé, dans le numéro de mars, ce que le gouvernement pouvait faire pour contrer cette spirale néfaste, je n'y reviendrai donc pas, d'autant que les responsables sont sûrement déjà au travail pour tenter de tirer la Turquie de ce mauvais pas.

De plus, le sujet à l'ordre du jour en Turquie ne devrait pas être le foulard et le YÖK ou le

Président du YÖK, la querelle entre l'ÜAK (Conseil Interuniversitaire) et le YÖK (Conseil Supérieur de l'Enseignement) mais bel et bien la question du déménagement de la Banque centrale à Istanbul. Tout

le monde reconnaît que « Le centre financier de la Turquie est Istanbul ». Quelle contribution positive va apporter à l'économie une Banque centrale qui se trouve à Istanbul ? La Banque centrale est un domaine qui nécessite de la confidentialité. Du fait que les négociations avec les banquiers et le secteur privé vont se situer dans des limites précises,

*Il est temps de réfléchir à ce que la stabilité économique qu'elle a connue ces six dernières années a apporté à la Turquie et à ce que des projets artificiels peuvent lui faire perdre...*

le changement d'endroit n'entraînera aucune conséquence. Une autre critique repose sur le fait qu'elle s'installe dans le centre des affaires. Là encore, aucun problème de communication ne peut en naître, vu les possibilités technologiques actuelles. Le sujet sur lequel on devrait vraiment s'interroger avec sérieux n'est pas l'emplacement de la Banque centrale mais son fonctionnement. Que va-t-il en être sur les plans du contrôle financier et de l'autonomie ?

La Turquie est un pays qui lutte en priorité depuis des années avec les problèmes économiques, les classes inférieure et moyenne de la population étant obligées de faire continuellement des sacrifices. Son ordre du jour est d'ailleurs suffisamment intense compte tenu de sa position géographique et du terrorisme contre lequel elle lutte depuis près de 30 ans. Il est temps de réfléchir à ce que la stabilité économique qu'elle a connue ces six dernières années a apporté à la Turquie et à ce que des projets artificiels peuvent lui faire perdre... Même si c'était la TIUK (Institut turc de la Statistique) et non l'ATO qui avait fait l'étude, je suis sûr que les résultats ne seraient pas différents. Le peuple turc veut la stabilité et non vivre dans l'incertitude, il veut ne plus être inquiet mais souhaite voir un bel avenir pour ses enfants.

\*Dr. Selda Atik, chercheur à l'Université de Başkent

## La crise globale et ses conséquences pour la Turquie



\* Dr Tahsin Bakirtaş

Certains facteurs économiques de base reposent sur la question de savoir comment une crise globale est liée aux fluctuations vécues sur les divers marchés financiers du monde.

La première est la montée continue en quelques années des prix du pétrole de 30 dollars jusqu'à 110 dollars tout comme la crise pétrolière mondiale de 1973 et la «pétrodollarisation» qui avait suivi.

Les pétrodollars excédentaires ont été prêtés à très bas taux d'intérêt à plusieurs pays, sociétés et consommateurs par les opérateurs financiers, visant à développer l'économie générale en encourageant les sociétés et les individus à emprunter. La finance internationale s'est orientée vers les bourses en voie de développement et les actions des sociétés nationales qui sont en position d'acheteurs continus à la bourse ont pris beaucoup de valeur. Dans ce contexte, le flux de capitaux à destination des pays qui suivent un système de cours fluctuant et ont une politique de taux d'intérêt élevés s'est accéléré. Ce processus avait été le déterminateur de base de la croissance des économies, tandis que de nos jours, l'emprunt et le débordement excessifs sur les marchés financiers ont accéléré le processus de rupture de l'économie réelle. Les mouvements qui se désunissent et qui se démarquent de l'économie réelle ont rendu inévitables les mouvements de rectification, même sur les marchés les plus puissants. Lorsque le prix du pétrole passe de 30 à 110 dollars, la croissance ralentit et l'arrivée de nouveaux fonds sur le marché international se limite.

Quant au deuxième, le marché hypothécaire

qui avait surtout entraîné la fluctuation des marchés, il était devenu très vif. L'achat de biens immobiliers aux États-Unis a été considéré comme un moyen d'investissement. Toutes les données aux États-Unis montraient depuis 2 ans qu'il existait un débordement excessif sur le marché de l'immobilier. Actuellement, les taux d'intérêts aux États-Unis se situent autour de 3 %. D'autre part, on estime également que l'économie des États-Unis va rapidement vers une récession, n'ayant crû que de 6 % au cours du dernier trimestre de 2007, le taux de croissance étant de 4,9 %. Même si l'on suppose que la réduction des taux d'intérêt va se poursuivre pour empêcher la récession aux États-Unis, cette réduction ne peut aller au-delà de 1 %. De nos jours, l'inflation est de 4,1 % aux États-Unis et la croissance se ralentit. Les États-Unis vit avec un déficit continu de son commerce extérieur. Alors

que ce déficit avait tendance à se réduire ces dernières années, il est repassé à la hausse ces derniers mois. D'autre part, la hausse du chômage, notamment dans le domaine de la main-d'œuvre qualifiée, les pertes qui se multiplient dans les bilans des grandes sociétés, les manœuvres bancaires douteuses en France ainsi que les pertes qu'elles engendrent, tout montre que l'économie mondiale avance rapidement vers la confusion. Les faits dont nous parlons ne sont que la face visible de l'iceberg. En effet, il existe des problèmes structurels plus durables dans l'économie mondiale, le plus important étant que les mouvements du marché financier

se font indépendamment des mouvements économiques réels. L'ambition de gagner de l'argent sur le marché mondial et la consommation excessive créée par cet argent virtuel ont entraîné le gonflement excessif des marchés financiers. Il est inévitable que les marchés qui ont vu ce gonflement au sein des économies capitalistes libérales procèdent à une rectification car, en utilisant cet accroissement, certaines personnes réalisent des gains exorbitants.

Lorsque l'ensemble de tous ces éléments est évalué globalement, je pense que les fluctuations des marchés financiers mondiaux vont se poursuivre en devenant plus profondes. En outre, ces fractures vécues sur les marchés

financiers vont influencer très profondément l'économie réelle, surtout les économies développées. Dans ce contexte, il est inévitable que des régressions extrêmes soient vécues au sein de l'économie réelle,

ce qui va entraîner une montée du chômage, notamment chez les plus diplômés. L'inversion de cette tendance ne sera possible qu'en agissant sur l'économie réelle. Toutes les modifications de politique monétaire en dehors de cela ne feront que remettre la crise à un peu plus tard.

Ces mouvements de l'économie mondiale retentissent sur la Turquie dont l'économie est exposée à un déficit continu et croissant, le système de cours flottant étant devenu le facteur principal du déficit courant excessif de la Turquie. Toutefois, il est difficile de renoncer à ce cours car le financement d'importations excessives n'est possible qu'avec

une politique d'intérêts élevés. Ce processus n'est pas nouveau en Turquie, il a commencé en 1989 et a produit des crises en quelques années. Une structure économique en croissance permanente depuis la crise de 2001 et basée sur l'importation ne peut pas échapper à la crise dans laquelle se trouve l'économie mondiale.

À mon avis, la Turquie va être influencée, et même beaucoup. Les crises précédentes étaient plutôt des crises de l'État ou de l'opinion publique, alors que celle qui va survenir sera vécue comme la crise du secteur privé. Les crises précédentes étaient dues aux politiques d'endettement excessif et de dépenses publiques mal contrôlées alors que cette fois-ci, ce sont les sociétés du secteur privé et les individus qui ont contracté des emprunts excessifs. De nos jours, la plupart des sociétés en Turquie sont débitrices des établissements qui prêtent aux banques nationales et étrangères. En même temps, il existe des crédits personnels obtenus pour une maison, une automobile ou autre. À l'heure actuelle, on s'attend à voir l'entrée de devises en Turquie se ralentir et cela sera un obstacle au paiement des dettes. Lorsque la circulation d'argent s'arrêtera, la crise débutera en Turquie et les sorties d'argent vont commencer à affaiblir la livre turque, ce qui augmentera le prix des devises et on verra le dollar et l'euro augmenter et les taux d'intérêt monter en flèche.

Le moyen d'éviter cela n'est pas de réduire les taux d'intérêt. À mon avis, la Banque centrale et le gouvernement doivent modifier leur politique et passer à un système de cours fluctuants, tout en maintenant une politique de taux d'intérêt élevés durant la crise et l'abandonner après la crise.

\* Tahsin Bakirtaş, enseignant à l'Université de Sakarya

# Les droits de la femme en Turquie

Dans le monde entier, de grands pas ont été accomplis et d'importants gains ont été assurés dans le domaine des droits de l'homme de la femme à la suite de luttes s'étalant sur de longues années. Toutefois, lorsque l'on compare avec la vitesse à laquelle le monde change, ces développements se réalisent très lentement et les femmes subissent toujours des violences dans de nombreux pays du monde, elles sont exposées à des inégalités dans presque tous les domaines, de l'éducation à la santé, de l'emploi aux mécanismes de prise de décision.

Ce qui donne espoir, c'est que les conférences mondiales des femmes réalisées à 4 reprises par les Nations unies ces trente dernières années rassemblent les pays du monde autour d'objectifs communs tels que l'égalité sociale des sexes, le redressement et la paix et que, de nos jours, la coopération et la lutte de la communauté internationale se poursuivent de façon croissante.

En vue d'atteindre les objectifs en question, des mécanismes nationaux ont été mis en place au sein de l'État dans un grand nombre de pays pour constituer la volonté politique et le passage à l'application. Afin d'assurer l'égalité entre hommes et fem-

mes également en Turquie, la Direction générale du statut de la Femme a été fondée en 1990 puis restructurée en 2004.

Dans notre pays où les problèmes de la femme sont à l'ordre du jour, ces cinq ou six dernières années, de très importantes dispositions légales ont été prises en vue d'atteindre l'égalité sociale des sexes. La Constitution, le Code civil turc, le Code pénal turc, le Code du Travail et la Loi ayant trait à la Protection de la Famille numéro 4320 ont assuré l'égalité entre hommes et femmes.

Avec ces progrès dans le domaine de l'égalité entre la femme et l'homme dans notre pays, le fait que notre gouvernement s'approprie nos propres dynamiques au plus haut niveau, comme les organisations non gouvernementales, l'objectif de devenir membre de l'Union européenne – qui est sans doute le plus grand projet de la Turquie – joue un rôle très important.

Le processus d'adhésion de la Turquie à l'UE avait joué un rôle dans l'accélération des démarches progressistes au sujet de l'égalité de la femme et de l'homme. Les droits et les problèmes de la femme sont venus à l'ordre du jour de ces dernières années. À côté de cela, la majorité des femmes de Turquie accueillent avec satis-

faction que les droits de la femme et l'égalité sociale des sexes en Turquie soient une partie très importante de l'acquis communautaire et le fait que l'adoption de cet acquis soit une obligation pour un pays qui veut participer à l'UE.

En partant de l'idée que l'éducation est l'élément fondamental permettant de faire participer les femmes à la vie sociale dans l'égalité, toutes les parties concernées se sont mobilisées dans ce but. L'absence d'éducation des femmes se fait sentir dans l'emploi, la politique, la participation aux mécanismes de prise de décision et les phénomènes de violence familiale. L'objectif de la Turquie est d'atteindre un taux de scolarisation des filles de 100 % en 2010. Le secteur privé, les médias, les administrations locales ainsi que l'État et les organisations non gouvernementales se mobilisent autour de cet objectif. Un signe est la participation des femmes à la vie publique en Turquie : le nombre de députés femmes élues au Parlement le 22 juillet 2007 est passé à 50, atteignant 9,1 %, en augmentation de 100 %.

Commencée en Turquie avec la proclamation de la République le 29 octobre 1923, l'émancipation des femmes continue son développement. De nos jours, le taux



\* Nimet Çubukçu

d'enseignantes dans les universités est de 36 %. Le taux global des femmes atteint 25 % chez les professeurs, 31 % parmi les architectes, 29 % chez les médecins et 33 % parmi les avocats.

En fin de compte, la Turquie poursuit sa lutte contre la ségrégation dans un très large éventail à la lumière des conventions internationales qui constituent le cadre des recherches de solutions communes et de la coopération et en vue de supprimer toute sorte de ségrégation contre les femmes dans le processus de l'adhésion à l'UE.

\* Ministre d'État chargé des questions de la famille

## Exposition de sculptures de Rahmi Aksungur

Une magnifique exposition de sculptures du célèbre plasticien Rahmi Aksungur a eu lieu du 19 février au 11 mars à la galerie Evin Sanat, comprenant essentiellement des œuvres récentes. Président de l'Université des Beaux-Arts Mimar Sinan qui vient de fêter ses 125 ans, Rahmi Aksungur contribue activement grâce à ses œuvres à l'art de la sculpture.

D'après l'expert reconnu Levent Çalikoglu, dans l'art de Rahmi Aksungur, « tout ce que nous pouvons voir actuellement comme êtres inanimés ou vivants forme un nouvel

alphabet visuel » sortant du commun.

Dans cette dernière exposition, Aksungur a mélangé la tradition et la modernité et, une fois de plus, il n'a pas utilisé l'espace mais l'a inventé. Utilisant les forces d'attraction et d'extraction du lieu il a su donner une nouvelle identité à ses créations. Ses œuvres sont soit étranges et éveillent la curiosité, soit intimes au point d'y reconnaître une partie de soi-même.

Dans sa sixième exposition personnelle, Rahmi Aksungur a su une nouvelle fois prouver, avec une technique d'exposition qui lui est propre, qu'il était un véritable maître et a surpris les visiteurs.



## Le congrès des étudiants turcs de France



*Une première au cœur de l'Europe : deux jours de débat, de mobilisation et de convivialité vont permettre aux étudiants Turcs de France de créer des liens forts.*

Il est préparé par l'Organisation du Congrès des étudiants turcs, domiciliée à Strasbourg et dont le président est Ömer Alil Gülel, doctorant en turcologie à l'Université Marc Bloch. Les autres membres de l'Association sont des étudiants turcs en France et le but de ce congrès est de montrer la force potentielle des étudiants turcs en France et de trouver des solutions à leurs problèmes collectifs et individuels.

Toute l'organisation du congrès est assurée par cette association qui a été créée pour faciliter ce rapprochement entre les jeunes étudiants turcs. Des bus et des hébergements gratuits sont prévus pour les étudiants qui viendront d'autres villes. Avant le concert de clôture, des conférences et des ateliers se tiendront les 5 et 6 avril 2008 au Palais universitaire de Strasbourg. Ce congrès est pensé comme un premier pas vers la constitution d'une union étudiante forte et prestigieuse.

## Depuis l'an 2000...



...nous sommes à votre service, et nous faisons tout pour rester votre partenaire le plus proche. QUALITE et RAPIDITE sont nos mots d'ordre.

- \* Traduction écrite en toutes langues (Administrative, juridique, commerciale, technique, médicale)
- \* Spécialisé turc/français et français/turc
- \* Interprétation simultanée et consécutive
- \* Organisation de réunions et séminaires
- \* Service de guide professionnel



www.trio-zeta.com

TRIO Tercüme ve Organizasyon, Orgeneral İzzet Aksular Caddesi, Ordu Yapi Koop. 1A Blok D25, 4. Levent 34330 İSTANBUL  
Tel: +90 212 268 30 94 Faks: +90 212 268 30 96

## Bulletin d'abonnement

Pour recevoir chez vous Aujourd'hui la Turquie, veuillez remplir et renvoyer ce coupon à l'adresse indiquée en précisant le nombre d'exemplaires.

12 numéros : 40 € Turquie  18,70 € France  50 € Europe  Version PDF : 25 €

Abonnement de soutien pour les entreprises 12 numéros

Le kit de 25 exemplaires 400 € Turquie  500 € Europe

Le kit de 5 exemplaires 150 € Turquie  200 € Europe

Prénom : \_\_\_\_\_ Nom : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_

Ville : \_\_\_\_\_ Code postal : \_\_\_\_\_ Pays : \_\_\_\_\_ No de téléphone : \_\_\_\_\_

Fax : \_\_\_\_\_ Email : \_\_\_\_\_

Date : \_\_\_/\_\_\_/\_\_\_ Signature : \_\_\_\_\_



Gratuit pour chaque abonnement et renouvellement

Mode de paiement pour la Turquie : virement Yapi Kredi (no de succursale : 0 217 Moda Istanbul no de compte en euros : 60901314; en YTL : 60825808)

Bizimavrupa Yayıncılık Ltd. - Moda Cad. No:77 D.3 - 34 710 İstanbul - Turquie  
Tél: 0 216 550 22 50 - Fax: 0 216 550 22 51 - Email: alaturque@gmail.com

Mode de paiement pour l'Europe : chèque (à l'ordre de CVMag),  
- virement bancaire à l'ordre des « Editions CVMag » - Crédit Lyonnais  
no de compte 30002 Paris Bonne Nouvelle 00467 0000445120G

Les Editions CVMag 37 rue d'Hauteville 75010 Paris - France  
Tél. 01 42 29 78 03 - Fax: 01 42 29 54 20 - Email: alaturque@gmail.com

alt 36



# Pierre Chuvin : un passionné des langues et des civilisations

(Suite de la page 1)

ce qui m'a permis de découvrir le pays. Au cours de l'année, tout en donnant des cours de grec j'apprenais le turc, avec Louis Bazin pour la grammaire. Comme bien d'autres, j'étais fasciné par les structures à la fois si étranges et si logiques de cette langue. J'avais aussi comme professeur Madame Dino, qui m'a fait découvrir les richesses de la littérature turque, surtout la poésie.

## Depuis vos premiers contacts en 1967, la Turquie a dû beaucoup changer ?

Énormément ! C'est une métamorphose, et en particulier ces dernières années, comme si l'histoire s'accélérait. J'ai été frappé par la manière dont le pays a surmonté la crise économique et financière de 2001. Avec quelle rapidité ! Il y a toujours des crises politiques, mais elles sont surmontées relativement en douceur ; et une véritable libération des mentalités même si, tant s'en faut, tout n'est pas acquis.

## Avant de venir de manière permanente en Turquie en 2003, comment connaissiez-vous l'Institut ?

J'ai « découvert » si l'on peut dire l'Institut à la fin des années soixante-dix ; je venais alors à Istanbul avec une collègue et amie, Anne-Marie Moulin, pour préparer la traduction et le commentaire des Lettres de Turquie écrites par Lady Mary Montagu en 1717-1718. Pour comprendre cette évocation favorable, sensible et intelligente de l'Empire ottoman, nous avons eu recours aux ressources de l'Institut. Nous y avons rencontré un pensionnaire, jeune historien avec qui nous avons sympathisé. Il s'appelle François Georgeon et il est devenu l'un des meilleurs historiens français de la Turquie. Parallèlement, pour d'autres travaux, j'ai fréquenté divers instituts de recherche français autour de la Méditerranée : Le Caire, Athènes, Damas...

## Comparé à ces autres instituts que vous venez de citer, comment qualifieriez-vous celui de Turquie ?

Je le qualifierais de deux mots : liberté et tolérance, aussi bien au niveau des sujets traités que des personnes invitées. Bien sûr, nous n'en avons pas l'exclusivité et tout n'est pas parfait chez nous ! Mais nous sommes sur le bon chemin.

## Combien êtes-vous au sein de l'Institut ?

Nous sommes seize chercheurs permanents, de différents statuts, plus quatre que nous a affectés le CNRS, plus une dizaine de « chercheurs associés », auxquels nous donnons le label IFEA et qui sont engagés dans des actions communes avec nous ; plus une trentaine d'étudiants préparant une thèse pour le doctorat qui passent pour des durées variables, entre une semaine et deux mois ; plus les visiteurs occasionnels. L'Institut est donc un lieu de contacts et d'échanges,

d'autant que toutes les disciplines des sciences humaines et toutes les périodes y sont représentées, et que l'Institut a aussi une antenne « Caucase », et mène par ailleurs, en liaison avec l'École française d'Athènes, des études balkaniques.

## En parlant de coopération, en quelle langue travaillez-vous et collaborez-vous ?

C'est une question judicieuse – et délicate. À mes yeux, une de nos tâches est de maintenir le français comme langue de travail scientifique et langue de communication internationale. Mais il faut bien constater le recul évident de notre langue face à l'anglais et il faut que nos jeunes chercheurs se préparent à travailler et à publier dans les deux langues, en espérant que la qualité de ce qu'ils ont à dire en anglais incitera le public à lire aussi leur production francophone... Mais un autre problème est le niveau des études de français : nous connaissons des professeurs turcs parfaitement francophones, qui enseignent en turc à l'Université (en principe francophone) de Galatasaray, parce que le niveau linguistique de leurs étudiants est trop faible. Nous avons donc une partie difficile à jouer pour que le français reste présent alors que tout le monde est supposé parler anglais, ce qui supprimerait les problèmes de traduction, par exemple. À nous de montrer à notre public qu'une bonne traduction du français au turc est préférable à une compréhension médiocre de l'anglais.

## La traduction d'œuvres turques en français, et réciproquement, d'œuvres françaises en turc, n'est-elle pas aussi une mission de votre institut ?

En effet, et je pense qu'on devrait encourager davantage encore la traduction scientifique, du moins dans les sciences humaines et sociales. Les œuvres littéraires turques aussi me paraissent insuffisamment traduites en français. L'Institut a ici une tâche de promotion et de conseil. Un exemple, c'est un livre de deux grands spécialistes de la Mésopotamie antique – Jean Bottéro et Samuel N. Kramer – Lorsque les dieux faisaient l'homme. Ce livre renferme le trésor des traditions mésopotamiennes, épopées, livres de sagesse... Il en donne une traduction plus complète et meilleure que tout autre. C'est une tâche difficile de traduire ce gros livre mais j'espère qu'on y arrivera. Ce sont les racines de notre civilisation commune, on est là aux sources de la Bible et des épopées grecques.

## La naissance d'un Observatoire de la vie politique (OVIPOT) animé par le professeur Jean Marcou est-elle, selon vous, un témoignage de l'intérêt qui est porté aujourd'hui à l'évolution de la Turquie ?

Indiscutablement. L'Institut a énormément élargi ses champs de recherche depuis ses

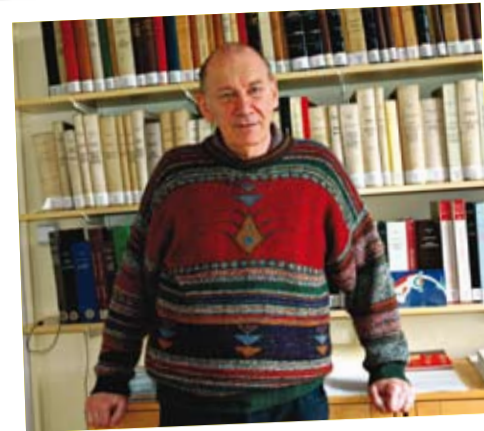
débuts, en 1930, où il s'appelait « Institut archéologique de Stamboul » et s'occupait d'archéologie classique et médiévale, surtout d'architecture, conformément aux goûts de son fondateur, Albert Gabriel, qui le dirigea plus de vingt ans ! L'Institut s'est adapté, et continue à s'adapter, aux évolutions liées à l'actualité, aux sciences et aux savoirs.

## Y a-t-il beaucoup de Turcs qui sollicitent votre Institut pour leurs recherches ?

Il y en a constamment et c'est une de nos raisons d'être : offrir un « point ressource » pour la littérature scientifique, en particulier en français, sur la Turquie et son environnement régional. Mais nous ne cherchons pas tant à être une « vitrine d'excellence » qu'à nouer des relations de coopération avec nos collègues turcs, avec l'ensemble du milieu intellectuel de ce pays, qui est très riche. J'espère fermement que l'on réussira à effectuer une véritable jonction entre la France et la Turquie, ce qui est très important pour la mission de notre Institut. Mais nous sommes sur la bonne voie, et le succès de notre récent colloque sur le mécénat et la philanthropie, le public nombreux qu'il a attiré, nous confirment dans cette idée.

## Que pensez-vous de l'existence d'un journal francophone comme Aujourd'hui la Turquie ?

C'est un point de ralliement. Non seulement il montre qu'une ancienne tradition de fran-



cophonie continue à vivre ici, mais encore, en parlant de la Turquie en français, il donne des clés au lecteur français pour la compréhension de ce pays si complexe et si riche, et il permet au lecteur turc de se rendre compte de la manière dont son pays est perçu, avec sympathie, par les représentants d'une culture, française, qui a tant donné à la modernisation de sa patrie.

## Avez-vous quelque chose à ajouter ?

Je voudrais seulement dire deux mots sur le projet d'Union méditerranéenne : même si la Turquie est indiscutablement un pays du pourtour méditerranéen, elle ne se veut pas d'abord méditerranéenne mais européenne. Pour les Turcs, la Méditerranée, dans sa partie sud, ce sont des frères en religion, certainement pas des modèles culturels. Et la partie nord, l'Espagne par exemple, ils la perçoivent comme intégrée à la culture européenne... Pour finir, je crois qu'en France, on ne se rend pas compte de l'importance stratégique de la Turquie et que l'on croit ne plus avoir besoin d'elle, ce qui est bien loin d'être la réalité.

Propos recueillis par  
Mireille Sadège et Marine Deneufbourg

2700 araştırmacı,  
güzellik düşlerinizi  
gerçeğe dönüştürmek  
için çalışıyor.

Çünkü siz buna değersiniz  
**L'ORÉAL**  
PARIS

Restaurant et Hôtel, en plein cœur  
de la vieille ville d'Istanbul.

www.armadahotel.com.tr  
0212 455 4 455

# Repartir de zéro à Chypre



\*Emete Gözügüzelli

L'élection présidentielle a eu lieu dimanche 17 février 2008 dans la partie grecque de Chypre. Avant les élections, la presse grecque avait avancé que Papadopoulos était favori, mais, les résultats ont montré l'inverse : Papadopoulos, soutenu par l'église a perdu au premier tour. Hristofyas et Kasulides sont restés au deuxième tour et c'est finalement Dimitris Hristofyas qui l'a emporté le 24. Il semblerait que ce résultat ait redonné espoir à la base démocrate de la RTCN au sujet d'une éventuelle solution. Le président de la République de la RTCN, Mehmet Ali Talat, a félicité Hristofyas en lui téléphonant. Le Premier ministre Ferdi Sabri Soyer a rappelé que dans ses déclarations de la campagne électorale, Hristofyas avait critiqué la politique intransigeante menée par Papadopoulos et qu'il avait ajouté qu'une telle politique ne pouvait pas apporter de solution à Chypre.

## On ne devrait pas perdre de temps.

Le Premier ministre Soyer a déclaré : « Il n'y a pas de temps à perdre et il faut le plus rapidement possible parvenir à une solution en ce qui concerne l'île ». Il a ainsi précisé que le devoir qui incombe à Dimitris Hristofyas est d'accélérer immédiatement le processus de négociation, en se réunissant avec le président de la République Mehmet Ali Talat en vue de

parvenir à une solution du problème chypriote basée sur les propositions et les travaux des Nations unies. Hristofyas, de son côté, a déclaré « qu'il était prêt pour les négociations. Il a également réaffirmé qu'il n'y a pas de temps à perdre, Papadopoulos ayant fait suffisamment perdre de temps à tout le monde. Il faudrait que la période des tensions et des querelles reste dans le passé ». Dans une déclaration, Jose Manuel Barroso, le président de la Commission européenne, se réfère aux attentes de Soyer en disant : « le fait que vous soyez élu offre la possibilité de surmonter l'impasse qui dure depuis longtemps dans le problème de Chypre. Je vous recommande vivement d'entamer les négociations de résolution sous l'observation des Nations unies avec les leaders de la communauté turque chypriote (RTCN) en mettant bien en valeur cette chance. En tant que président de la Commission de l'UE, j'appuierai avec force les efforts communs en vue de cette résolution. »

## Vive la Chypre Unie

Hristofyas, qui a obtenu 53,3 % des suffrages exprimés lors du second tour de l'élection présidentielle, a affirmé que le résultat obtenu n'était pas uniquement la victoire du parti Akel mais celle de tout le monde. Il a déclaré : « Il y a beaucoup de difficultés devant nous mais nous allons les surmonter en unissant nos forces ». Il a terminé son discours par la



formule : « Vive la Chypre unie ».

Bien que les politiciens de droite affirment qu'une attente de solution avec Hristofyas ne va pas être si facile que l'on croit.

## Nous sommes les maîtres de notre pays.

Hristofyas, dans sa déclaration faite au premier tour de l'élection présidentielle, a annoncé : « Notre vision est une Chypre unie, indépendante, purifiée des soldats et des armes ». (Une déclaration qui correspond à ses discours précédents aux États-Unis.) Hristofyas, qui s'est adressé aussi aux Turcs chypriotes, a déclaré : « Pour unifier de nouveau le pays,

il nous faut mener une lutte commune. Nous devons en tant que Turcs chypriotes et Grecs chypriotes être maîtres de notre peuple sans qu'il y ait de quelconque intervention. » Dans le même temps,

Hristofyas, dans sa déclaration faite au sujet de l'indépendance du Kosovo coïncidant avec le premier tour de l'élection présidentielle grecque, a exprimé qu'il n'allait pas reconnaître la « République du Kosovo ». En outre, les autorités de la RTCN avaient annoncé qu'elles n'étaient pas en situation de reconnaître le Kosovo. Tandis que le journal allemand Financial Times Deutschland, faisait le commentaire suivant : « La résolution ayant trait au Kosovo va également encourager la partie Nord de Chypre où vivent les Turcs. Il ne semble pas possible que les groupes turc et grec fassent

la paix. Dans le cas où les démarches pour la paix aboutiraient encore une fois à un échec en 2008, il va falloir que l'UE reconnaisse que tous les efforts de médiation diplomatique ont été vains. Un mouvement s'est constitué en Turquie, demandant que les droits reconnus dès à présent au Kosovo soient reconnus également à la Chypre du Nord. Comme personne ne peut savoir quelles vont être les conséquences de l'indépendance du Kosovo, il est probable que des difficultés subsistent à l'avenir en raison de la coopération UE-OTAN entre Chypre et la Turquie. » L'ensemble du monde occidental va influencer les parties adverses afin que la prévision pessimiste du journal allemand ne se réalise pas et, actuellement, les négociations « d'harmonisation et d'intégration » entre l'Assemblée républicaine de la RTCN et l'UE ont déjà commencé. De son côté, le journal anglais The Guardian, dans un article intitulé « Un chef d'État communiste pour Chypre » avait noté que l'élection de Hristofyas « a fait augmenter les espoirs d'unification de l'île ». La presse locale de la RTCN a annoncé à l'opinion publique par différentes manchettes la victoire de Hristofyas et certains de nos journaux locaux ont annoncé que le président de la République Talat « était prêt aux négociations avec Hristofyas à Lokmacı », laissant espérer à l'opinion publique qu'une solution aux problèmes de l'île était peut-être proche.

\*Emete Gözügüzelli, politologue

# L'indépendance du Kosovo : d'un passé tumultueux et dramatique à un avenir prometteur ?



\*Dr Olivier Buirette

Depuis le dimanche 17 février 2008, le Kosovo est passé d'un futur probable à la réalité avec son indépendance auto-proclamée. La question est complexe pour une région qui, de tout temps et depuis le Moyen Âge est passée successivement de la domination de la Serbie médiévale et de son Empire au XIV<sup>e</sup> siècle à la domination de l'Empire ottoman après la bataille dite du Champ des Merles (Kosovo Polje) en 1389. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le Kosovo fut encore l'objet des débuts du réveil national serbe et de la « libération » progressive des Balkans suite au traité de San Stefano de 1878 et au début du retrait de la Sublime Porte de la région. À partir de là, le Kosovo va se retrouver sous domination serbe puis, après 1918 et 1945, successivement une province serbe du Royaume des Serbes croates et slovènes et de la Yougoslavie communiste du maréchal Tito.

Ce n'est qu'après la mort de Tito en 1980 et l'avènement d'un communisme nationaliste avec Slobodan Milosevic à partir de 1989, que les sentiments nationalistes devaient s'exacerber dans la province. En effet, on se souvient que c'est depuis le Kosovo, et dès 1988, que Milosevic commença son ascension en prenant la défense – déjà à l'époque – de la minorité serbe face aux Albanais de la province lors d'émeutes sanglantes, puis les convulsions de la désintégration yougoslave jusqu'à la guerre du Kosovo en 1999 n'arrangèrent rien. On connaît les règlements internationaux récents qui placèrent ainsi cette

province dite désormais de jure serbe sous le contrôle des Nations unies. On se souviendra à cette occasion du remarquable et difficile travail mené par Bernard Kouchner à l'époque, pour arriver à concilier entre elles les différentes communautés.

Si on place un regard le plus objectif possible sur la question en tant qu'historien, il est manifeste que notamment le nord de cette province fut incontestablement un berceau de la renaissance slave dans la région au XIX<sup>e</sup> siècle, alors que la plus grande partie du pays devait demeurer majoritairement albanaise. Bien des aspects entrent en jeu dans ce qui se passe depuis cette marche vers l'indépendance du Kosovo avec, entre autres, la solidarité traditionnelle slave, notamment avec la Russie. L'hostilité des autres pays balkaniques ou proches dans la région est logique, comme celle de la Bulgarie et de la Grèce mais aussi de la Roumanie. On assiste finalement à la renaissance des flux diplomatiques traditionnels dans la région, flux qui avaient disparu depuis la guerre froide et dont le retour avait été retardé par les convulsions de la désintégration de la Yougoslavie.

Un autre aspect de ce casse-tête kosovar est bien évidemment ce que l'on peut appeler la question albanaise dans la région. On ne le rappellera jamais assez, l'Albanie reste dans la région un pays enclavé, à majorité musulmane et surtout un cas unique dans un espace entouré de pays slaves et orthodoxes ou orthodoxes tout simplement. Tout cela a généré dans l'histoire de la région une singularité de l'histoire de l'Albanie, un pays qui devait par ailleurs fournir beaucoup de cadres à l'armée et l'administration ottomanes durant les siècles

de leur présence dans la région.

La peur de la réalisation d'une « grande Albanie » est très présente dans les deux recompositions des frontières de la région au XX<sup>e</sup> siècle, soit en 1919 et 1945. Alors est-ce que l'indépendance d'un Kosovo albanais nous amène à rouvrir la boîte de Pandore dans la région ? Est-ce que la grande Albanie va se réaliser ? Risque-t-on à terme une unification des deux pays albanais : l'Albanie et le Kosovo ?

En toute objectivité, je me refuse à l'imaginer, et ce pour plusieurs raisons : la première est que nous restons dans une affaire largement gérée par la présence de missions internationales de paix dans la région, la seconde est et reste la toile de fond économique et politique qui est le rôle que joueront l'UE et plus largement la communauté internationale dans cet espace. Le choix du drapeau du Kosovo indépendant n'est pas un hasard ; en effet, bien loin de l'aigle bicéphale sur fond rouge de l'Albanie voisine, nous avons une carte du pays sur fond bleu et des étoiles qui nous rappellent plus celles de l'UE qu'autre chose. Signe d'apaisement ? C'est bien probable en effet. De même cette indépendance, via les déclarations du Premier ministre Hashim Thaçi, n'est pas haineuse et on peut espérer raisonnablement éviter des débordements éventuels. Ce sera notamment toute la tâche du nouvel État d'arriver à normaliser les choses, éviter une sécession du nord de la province à majorité serbe, arriver à décoller économiquement... Sur ce dernier point, la diaspora albanaise, qui est considérable dans le monde, et l'aide de la République albanaise voisine, qui est en plein décollage

économique, sont autant de données qui devraient nous rendre optimiste.

Comme les commentateurs internationaux l'ont largement repris, la région est toujours une poudrière, la situation en Macédoine reste fragile, sans parler de celle de ce pays, véritable martyr de la dissolution yougoslave, qu'est la Bosnie-Herzégovine.

Les reconnaissances du jeune État commencent à se multiplier, on notera notamment celles de la France et des États-Unis mais aussi, et cela est logique, celle de la Turquie, ceci s'inscrivant dans les relations privilégiées que celle-ci entretient déjà avec l'Albanie voisine. Cependant, il faut tempérer cet enthousiasme et le chemin vers la paix définitive dans la région sera difficile, la réaction russe – là aussi logique comme on l'a vu – avait ces derniers temps le ton des pires moments de la guerre froide. De même, les démons du nationalisme serbe, conséquences de la politique suicidaire qu'avait menée Milosevic, ne sont pas tout à fait morts, les manifestations monstres de Belgrade ces derniers jours, les incidents au Kosovo et les risques de réembrasement de la région, l'ont hélas largement démontré ces dernières semaines.

Toutefois, je crois sincèrement qu'il faut miser sur le désir de paix de populations qui ont connu près de dix ans de guerre et qui, à présent, doivent aspirer à une reconstruction économique. Gageons que la jeune République du Kosovo sera l'un des emblèmes de la renaissance de cette région d'ici à la fin de la première décennie du XXI<sup>e</sup> siècle !

\*Dr Olivier Buirette, Historien

# La Turquie : un ordre du jour très chargé



\*Haydar Çakmak

À ma question « comment un diplomate vit-il à Ankara ? », un ami diplomate canadien, en mission à Ankara, m'a répondu que c'était une expérience inimitable et comme un laboratoire international de diplomatie dans la vie d'un diplomate. Chaque jour, de nombreux événements nationaux, la visite des invités diplomatiques en Turquie, les voyages diplomatiques à l'étranger et enfin les réunions internationales susceptibles d'intéresser les diplomates étrangers... De plus, un grand nombre de pays, dont fait partie le Canada, gèrent à partir d'Ankara, leurs relations avec les pays du Caucase et du Moyen-Orient, du fait qu'ils n'y possèdent pas d'ambassade. Compte tenu de sa position géographique, la Turquie reste un pays incontournable. Aussi, être en fonction dans ce pays procure beaucoup de travail mais également une expérience précieuse.

Il est vrai qu'en un mois, trois chefs d'État (Soudan, Sénégal et Irak), trois ministres des Affaires étrangères, le ministre américain de la Défense et le vice-président des États-Unis sont venus en Turquie. Parmi les chefs d'État, la visite de Talabani a suscité beaucoup de débats au sein de l'opinion publique turque. Normalement, les invités étrangers débattent de sujets ayant trait aux relations extérieures plutôt que de sujets d'ordre interne. Mais avec Talabani et le ministre américain de la Défense, les discussions ont porté sur le problème kurde, qui est plutôt d'ordre interne. Le PKK ayant des liens extérieurs, il peut paraître utile d'en parler avec certains pays concernés par cette question, mais le fait d'aborder ce sujet publiquement, contrairement aux usages de l'État turc, a été choquant. L'Espagne s'entretient avec les autres pays du terrorisme de l'ETA tout comme l'Angleterre parle de l'IRA, mais ces discussions se font à huis clos entre les personnes concernées. Il ne fait nul doute que Saddam Hussein était

un dictateur mais il avait instauré une forme de stabilité dans son pays et dans la région. Il y a deux façons d'assurer la tranquillité et la stabilité dans un pays tel que l'Irak où l'identité ethnique et sectaire est puissante : soit par l'administration démocratique d'un peuple développé et éduqué, soit par la force. Ayant renversé un régime construit sur la force, les Américains n'ont pas réussi à instaurer la démocratie. Quand bien même ils l'auraient vraiment voulu, je ne pense pas qu'ils auraient pu instaurer un régime démocratique en Irak, ni même qu'une telle démocratie soit viable. À l'heure actuelle, un consensus critique est imposé entre les divers groupes par les Américains mais ce consensus fragile peut être perturbé à tout moment et, après le départ des Américains d'Irak – auquel je ne crois pas beaucoup – ces groupes sont prêts à s'entretuer. Pour résumer : les Américains créent d'abord des problèmes et aident par la suite à résoudre ces mêmes problèmes en échange de profits. Aucun pays dans le monde ne se demande

pourquoi le prix du pétrole, qui était à 20 dollars le baril il y a quelques années, est passé à 110 dollars. La réponse est que les Américains et les Anglais comptent récupérer les sommes qu'ils dépensent en Irak en vendant le pétrole irakien et si le baril de pétrole reste à 20-30 dollars, ils ne pourront se rembourser de ces sommes qu'en 50 ans alors qu'ils peuvent le faire en 8-10 ans avec un baril à 110 dollars et rebaisser ensuite les prix du pétrole. La Turquie connaît des problèmes économiques non seulement à cause du terrorisme mais aussi par l'alourdissement de la facture pétrolière après l'intervention irakienne des États-Unis. Des pays tels que la Turquie seront encore longtemps témoins d'une importante activité diplomatique, du moins tant qu'on confiera la résolution de nos problèmes aux autres et qu'on facilitera la colonisation de la région par des puissances impérialistes.

\*Prof. Dr. Haydar Çakmak  
Université de Gazi

Directeur du Département des Relations Internationales

# Sur la route de « l'Union turque », les erreurs continuent...



\*Mehmet Seyfettin Erol

L'intérêt que la Turquie porte au monde turc a commencé à prendre de l'importance avec les actions et les discours du président de la République Abdullah Gül, comme du Premier ministre Erdogan. Pour être clair, l'intérêt soudain et intense envers cette région, qui a été quasi négligée durant les sept dernières années et qui commençait à être mise à l'écart de la politique extérieure turque, attire fortement l'attention des nombreuses capitales concernées, principalement Washington et Moscou. Plutôt qu'attirer l'attention, il serait plus juste de dire qu'un état de curiosité mêlée d'inquiétude règne dans ces capitales.

Dans ce contexte, les efforts en vue de former un « Secrétariat du monde turc » se poursuivent à grande vitesse. Le Secrétariat a commencé à apparaître après que le Premier ministre Erdogan a indiqué, lors du Congrès du monde turc qui s'est tenu à Bakou, capitale de l'Azerbaïdjan, en octobre 2007, la nécessité d'un tel secrétariat et qu'il a lancé un appel pour la création rapide de celui-ci. Si ce secrétariat peut être mis en place, ce sera un jalon important sur la route de l'Union du monde turc.

Par ailleurs, il faut indiquer ici avec consternation que sur la question d'établir sa nouvelle stratégie envers la région, ou disons, sa nouvelle feuille de route, Ankara continue encore à se livrer à des « exercices de réflexion » et qu'elle continue de perpétuer certaines erreurs.

Ces jours-ci, où le projet de l'Union du monde turc, rangé sur les étagères dans le cadre de la « tendance au refroidissement » des relations avec la région, qui avait commencé après Turgut Özal, c'est à dire avec Süleyman Demirel, redescend des étagères poussiéreuses et revoit le jour avec une émotion toute neuve, le fait de ne pas tirer de leçons du passé et de constater qu'il n'y a toujours pas de climat de communication saine qui soit créé avec les États turcs concernés, est franchement assez démoralisant.

Dans ce cadre, il faut avouer que la réunion du Conseil interparlementaire des pays turcophones, organisée pour relancer ledit projet par le président du Parlement, Köksal Toptan, à Antalya entre les 20 et 22 février 2008, s'inscrit déjà dans l'histoire comme un échec. En effet, le fait que l'Ouzbékistan et le Turkménistan ne participent pas à ladite réunion indique très concrètement cet échec. En d'autres termes, le projet d'Union turque de cette nouvelle période a reçu un coup déjà dans sa phase initiale.

La plus grande erreur d'Ankara a été de ne pas prendre suffisamment en considération les pays de la région. Ayant commencé un tel projet avant d'établir des pourparlers bilatéraux avec toutes les capitales de la région et avant de réaliser les travaux d'infrastructure nécessaires, la Turquie a quasiment donné l'image de vouloir un processus arbitraire.

On ne peut pas s'attendre à ce que la région, qui auparavant avait dit « non » à une telle image, dise « oui » durant le processus à venir, vu les circonstances actuelles.

Dans cette perspective, une des plus grandes erreurs d'Ankara a été de débiter le projet sans Tachkent. Cette démarche qui a été entreprise malgré la « froideur », du moins dans le cadre politique, qui continue à exister dans les relations entre Ankara et Tachkent, va être plus néfaste que bénéfique. Envisager de pouvoir réaliser ce projet avant que les relations avec Tachkent se normalisent – en d'autres termes malgré l'Ouzbékistan – serait d'une grande naïveté.

Par ailleurs, une seconde erreur a été de dicter ce projet, dont le contenu et les objectifs n'ont pas été suffisamment expliqués, au Turkménistan malgré les conditions dans lesquelles se trouve ce pays et malgré sa neutralité permanente en politique extérieure.

Comme on le voit, la Turquie a encore une fois agi trop rapidement.

Il est évident que l'Union turque doit être créée et qu'elle sera créée. Mais la stratégie de cette affaire ne doit pas être établie de cette manière, on ne peut fonder l'Union turque à cor et à cri. Par conséquent, la stratégie actuelle ne peut mener qu'à sa propre fin, sans en laisser l'occasion aux puissances étrangères.

Quelles sont ces erreurs ? L'insistance d'Ankara à ne pas prendre en considération les capitales concernées de la région et sa conviction que ce projet pourrait être réalisé avec le support apparent de quelques États ; le fait qu'Ankara ne tienne pas compte des sensibilités fondamentales, notamment en politique extérieure, des États turcs concernés ; le fait qu'elle essaie arbitrairement de convaincre les autres États turcs d'adopter un alphabet et une langue communs ; qu'elle veut agir sans avoir formé un projet de base ou une feuille de route ni réalisé les travaux d'infrastructure concernant la question de l'Union turque ; et, plus important encore, le fait qu'elle fasse peur à ces États, notamment avec des discours et des projets trop prétentieux, ou, en d'autres termes, d'être plus ambitieuse que de raison, faute d'avoir su choisir le bon moment.

Vu cet état de choses, l'Union du monde turc ne reste, depuis feu Özal, que dans les discours. Or, la Turquie doit suivre une politique plus rationnelle et faire des démarches en conséquence. Dans ce cadre, on ne sait pourquoi, la stratégie bilatérale est constamment négligée. On essaie de mener une stratégie de coopération avant d'établir des liens forts avec les pays un à un, en voulant les inclure tous ensemble et d'un seul coup. Or, dans cette région, la Turquie doit, au départ, créer des relations de base, ou en d'autres termes, ouvrir la voie aux relations qui joueront un rôle moteur. Car, finalement, la capacité de la Turquie et ses limites sont évidentes, il faut désormais accepter son incapacité à mener un grand projet. Par ailleurs, la Turquie doit comprendre qu'il lui faut développer et renforcer ses relations avec la région dans les domaines économique et commercial, et qu'elle ne pourra obtenir de résultats qu'à la suite des interactions et communications fortes qui s'en suivront. Pour cela, elle doit inciter le secteur privé à faire des investissements orientés vers la région. À ce sujet, il suffit que la Turquie regarde la Chine : ce pays pénètre la région non pas avec ses forces armées, mais avec son capital, sa technologie, ses crédits bon marché et ses hommes d'affaires et non à travers les grands projets qu'elle annonce ouvertement

et qui ne servent qu'à effrayer les grenouilles. D'autre part, la Turquie doit montrer, à travers des résolutions concrètes, qu'elle a la volonté de résoudre les petits problèmes inutiles qui l'opposent à certaines capitales et, dans cette perspective, montrer à ces États – principalement à l'Ouzbékistan – qu'elle est à leurs côtés dans les plates-formes internationales. Pour cela, il faut que les ambassades retrouvent une nouvelle mentalité de manière à non pas approfondir mais évacuer les problèmes et démontrer, à travers toutes leurs attitudes et démarches, qu'elles ont à cœur de réaliser ce projet.

En bref, la Turquie doit entamer ses travaux pour l'Union turque non pas à Antalya, mais d'abord dans les capitales de la région. Tant que les problèmes avec Tachkent ne seront pas résolus, tant que les sensibilités d'Achkhabad ne seront pas prises en considération, nous créerons encore beaucoup d'unions, condamnées à rester sur le papier...

\*Mehmet Seyfettin Erol, maître de conférence  
Département des relations internationales  
de l'Université de Gazi

**Droit aux Clubs pour tous !**

TURQUIE  
Club Marmara  
Kimeros Hôtel

**339 € TTC**

7 nuits en formule "tout compris", vols inclus !

**Marmara**  
Droit au voyage

0892 161 161

## Baylan fondée en 1923 : la pâtisserie la plus ancienne d'Istanbul

Tous ceux qui ont la nostalgie du temps passé devraient absolument visiter une fois la pâtisserie Baylan. Elle préserve les traditions de l'ancienne Istanbul et les propose à ses visiteurs. Le célèbre Baylan, qui est connu pour ses gâteaux, ses tartes et ses chocolats délicieux et par ses confiseries d'origine occidentale basées sur le cacao et la crème, existe depuis 85 ans, donc depuis 1923, ce qui revient à dire que Baylan a le même âge que la République.

Les pâtisseries on vu un grand nombre d'amoureux se rencontrer et y connaître leur premier amour. En voici un exemple :

“ Güneş faisait des traductions pour Kaya, découpait des articles de journaux et lui en faisait des résumés. Quelque temps plus tard, elle s'est sentie de plus en plus proche de Kaya et apporta de plus en plus de soin à sa tenue et à sa coiffure et Kaya, de son côté, a fini par s'éprendre d'elle. Un autre jour, lorsqu'ils étaient en train de discuter ensemble chez Baylan, Kaya a tenu la main de Güneş et l'a portée à ses lèvres ” a écrit Hüseyin Latif dans son roman intitulé “ Qu'est-ce que l'amour à ton avis ? ”



Mais y avait-il uniquement de l'amour ? Non, il existe aussi parfois de la tristesse chez Baylan... “ Tout allait se terminer à la pâtisserie Baylan... Yağmur avait dit au téléphone “Retrouvons-nous chez Baylan.” Or, ces derniers temps il disait plutôt “J'arrive chez toi.” Pourquoi allaient-ils se rencontrer chez Baylan ? Peut-être allaient-ils partir ensemble quelque part... La chose

dont ils parlaient le plus depuis deux ou trois semaines était une éventuelle séparation que Yağmur leur avait mise en tête ”. L'histoire se poursuit ainsi...

Filip Lenas, fondateur d'origine grecque des pâtisseries Baylan et originaire d'Epir, n'avait que 15 ans lorsqu'il a immigré d'Albanie en Turquie, avec pour seul but de devenir un bon pâtissier. Après s'être installé à Istanbul, il travailla quelques années à Muratiye qui était la première grande chocolaterie de Turquie, alors exploitée par des Français, et réalisa par la suite son rêve en ouvrant sa première pâtisserie en 1923 à Deva Çıkmazı à Beyoğlu.

Il la nomma “ Loryan ” qui est la prononciation du mot l'Orient en français et, en très peu de temps, son nom commença à être cité à côté de celui des célèbres pâtisseries Markiz, Lebon et Moskova car ses 200 variétés de gâteaux et de confiseries avaient la même qualité que celles de ces concurrents.

En vertu de la loi prévoyant la turquisation des noms étrangers, le nom de Loryan a été transformé en 1934 en Baylan. Ce nom de Baylan, qui avait été proposé par Burhan Toprak, professeur d'histoire de l'art et habitué de la pâtisserie, signifie “ Perfection ” en turc de Çağatay.

La deuxième pâtisserie s'est ouverte seulement deux ans après la première, en 1925 à Karaköy dans un bâtiment qui n'existe plus de nos jours.

Le propriétaire de l'actuel Baylan est Harry Lenas qui est le fils aîné de Filip Lenas. Harry Lenas a appris le métier au Baylan de Beyoğlu après avoir terminé le lycée, puis en suivant une formation d'un an à l'école de pâtisserie Zuckerbaecker Schule de Vienne. En 1954, après son retour en Turquie, Harry Lenas, suivant les traces de son père, ouvre le premier bar de jour “ Tagesbar ” en face de la sortie du tunnel de Karaköy.

Après la fameuse spécialité de Baylan, la “ Coupe Grillée ” qui est servie accompagnée de langues de chat et constituée de glace, de



Harry Lenas

caramel, d'amandes, de vanille, de noisettes et de crème chantilly recouvertes de miel et de sauce au caramel, parmi les succès de Baylan peuvent être cités l'expresso italien, la glace italienne, les milk-shake, les canapés scandinaves et les toasts. Ces toasts, qui sont différents de ce qu'on rencontre d'habitude, sont faits à partir de gruyère. Par ailleurs, les premiers chocolats à la liqueur, au praliné, au citron et au croquant ont été soumis à l'appréciation des Stambouliotes chez Baylan.

Alors que le Baylan de Karaköy est un magasin où la plupart des passagers de Kadıköy qui descendent à Karaköy par le tunnel mangent une coupe grillée debout avant de courir au bateau et achètent des gâteaux et des chocolats, le Baylan de Kadıköy, avec son jardin suspendu, est réputé comme une pâtisserie où des personnes de tout âge se rendent volontiers dans le calme. Quant au Baylan de Beyoğlu, celui-ci est resté dans les mémoires comme un endroit où de célèbres hommes de lettres se rencontraient régulièrement et où ils se réunissaient pour faire des discours. Ils ont été jusqu'à quarante dans les années 1960. Le Baylan de Beyoğlu n'a pas pu résister à la dégradation du quartier et a dû fermer en 1967. La boutique Baylan de Karaköy a dû cesser son activité en 1992 en raison de la restauration du bâtiment et il ne reste donc que le Baylan de Kadıköy qui poursuit son activité de nos jours, ayant l'honneur d'être la pâtisserie la plus ancienne d'Istanbul.

Si nous disons que la pâtisserie Baylan a joué un grand rôle dans la rédaction de l'histoire de la littérature turque, nous n'exagérons rien car la pâtisserie Baylan a été le lieu de rencontre d'un grand nombre de gens de lettres, de poètes, de peintres, de caricaturistes et d'hommes de théâtre...

Les poètes lisaient pour la première fois les poèmes qu'ils venaient d'écrire et discutaient ici de leur toute dernière histoire publiée. Les nouveaux points de vue philosophiques sont aussi nés chez Baylan. Le Baylan de Beyoğlu était en résumé une sorte de lieu de rendez-vous diurne, c'était devenu quasiment une école de littérature.

En été, le calme reposant du jardin couvert de lierre du Baylan de Kadıköy offre une ambiance à nulle autre pareille. Vous aurez le plaisir de découvrir ce que signifie pour Baylan un accueil chaleureux et convivial.

\*Propos recueillis par Onur Eren et Berk Mansur Delipinar

## Un nouvel événement dans le football turc !



\*Kemal Belgin

Le sport le plus populaire en Turquie est indiscutablement le football. Aimé Jacquet, le patron technique français de la Coupe du Monde de 1998 avait fait, quelques jours avant de gagner la finale, la déclaration suivante :

« Si cette fois encore, nous ne parvenons pas à faire du football le sport numéro un en France, je change de métier ... » C'est ce qui s'est passé... Pour la première fois dans l'histoire de la France, le football n'a pas été promu au premier rang, bien que la France ait remporté la Coupe du Monde...

Si j'entame mon article par un tel événement, c'est que le sport numéro un en Turquie avec la victoire du Galatasaray en 2000 dans la Coupe de l'UEFA, et par la suite la même année en Super Coupe, commence à attirer l'intérêt en dehors du pays. Par la suite, le club a gagné en quart de finale de la Ligue des Champions, mais cela a pris fin après 2002.

Après une interruption de cinq ou six ans, Fenerbahçe – c'est-à-dire l'éternel adversaire du Galatasaray – est apparu. Fenerbahçe, qui était sorti du groupe des éliminatoires dans la Coupe de l'UEFA 2006-2007, a par la suite été éliminé par l'équipe néerlandaise d'AZ Alkmaar mais en 2007-2008, en Ligue des Champions, Fenerbahçe a réussi à être parmi les 16 premières équipes, entre le PSV et le CSKA. En outre, l'équipe à battre pour aller en quart de finale était l'équipe espagnole de Séville, sacrée meilleure équipe du monde l'année précédente... Le club participera donc au tirage des quarts de finale avec Arsenal, Manchester United, Chelsea, Schalke 04, Rome et le vainqueur du match Liverpool – Inter non encore joué lorsque nous écrivons ces lignes.

Cette réussite de Fenerbahçe a d'ailleurs suscité un grand intérêt de la part de la masse très large des supporters, les produits du club ont été presque épuisés et son stade a rempli ses 50 000 places à chaque match.



Mateja Kezman

Comme on le voit, la passion pour le football en Turquie est près de dépasser celle de l'Amérique latine... À présent, quel technicien ne voudrait pas venir en Turquie et entraîner l'une des équipes populaires de Turquie ? ... Celui-ci, poussé par une de ces équipes, aurait son chemin tout tracé !

Jusqu'où ira Fenerbahçe ?

\* Kemal Belgin, journaliste et enseignant à l'Université de Marmara

www.novotel.com

à partir de  
**109€**



Designed for natural living

(+90) 212 4143600

# La cuisine égéenne aussi saine que savoureuse



\*Ayşe Buyan

Vieille de 5 mille ans, Izmir (Smyrne) est l'une des trois plus grandes villes de Turquie. Elle abrite également en son sein une grande culture culinaire de ville portuaire. En raison des conditions météorologiques favorables, les légumes et les types d'herbes comestibles dans cette région sont très différents de ceux des autres régions de la Turquie. Les vestiges de la première usine d'huile d'olive de l'histoire à Izmir représentent la principale singularité ayant influencé la culture culinaire locale durant des siècles.

La cuisine égéenne, constituée par Izmir et les sous-préfectures environnantes, figure parmi les cuisines les plus légères, les plus savoureuses et les plus saines qui existent. L'abondance des variétés de plats à base d'huile d'olives rend cette cuisine très équi-

librée avec une présence signifiante de poissons variées. La mixité sociale et culturelle de la population d'Izmir s'est reflétée dans les plats locaux. Ainsi, les peuples migrants venus d'Egypte, d'Albanie, de Thrace et des Balkans ont permis de rendre la cuisine d'Izmir riche et variée. Pour illustrer cette cuisine, on peut citer, entre autres, le ragoût d'Elbasan, les boulettes de poireaux, le céleri farci, le rouget barbet aux feuilles de vignes, le riz de Crète, la terrine d'œufs de sèche, la soupe de Salonique et le börek d'Izmir.

La sous-préfecture de Tire, située à 80 kilomètres de Smyrne, est célèbre pour ses « boulettes de Tire » et ses yogourts et fromages de lait de bufflonne, en particulier le dessert « Şahdutlu » faite de confiture de mûres sur fromage de chèvre sans sel. Ancienne terre d'habitation de Juifs, de Bektâchîs et de Grecs, ces cultures ont laissé leurs traces à Tire ; par exemple, on trouve

encore chez les vendeurs de sorbet de Tire le « sübye şerbeti » hérité des Juifs. L'utilisation actuelle des herbes présentes dans la région résulte de la préservation de la culture culinaire des Grecs. Les fleurs de courgettes farcies est un autre plat de Tire.

Parmi les principales herbes de la région Egéenne, nous pouvons citer la mauve, l'ortie, le radis, le pissenlit, le coquelicot, l'acanthé... Ce sont des herbes d'Izmir et des monts littoraux. La province de Çesme, rattachée à Izmir, est la région habitable sur le continent la plus proche de l'île grec de Chios, connu pour sa confiture et sa gelée faites à base de l'arbre de chewing-gum. Foça est une autre valeur d'Izmir. Les plats aux produits de la mer et la diversité des herbes y sont réputés. La soupe de poisson que l'on fait ici, ainsi que le farci de calammar, l'artichaut à l'huile d'olives sont parmi les plus connus d'Egée.



Les Smyrniotes possèdent aussi une pâtisserie traditionnelle, un héritage de l'empire ottoman, le « saray lokması » (Beignet de la Cour), dit aujourd'hui « Izmir lokması » (Beignet de Smyrne). Préparée avec soin en introduisant dans le sirop froid des morceaux de pâte frits ou en versant le sirop chaud sur la pâte frite refroidie.

Ayşe Buyan  
abuyan@gmail.com

# La Turquie vue du ciel par Alp Alper, photographe aérien

(Suite de la page 1)



Halfeti

J'ai pris contact, il y a quelques semaines par mail avec Alp Alper, ayant appris qu'il faisait des photos aériennes de la Turquie et que son livre allait sortir bientôt. Il m'a conviée à l'inauguration de son exposition qui s'est tenue à l'Odakule de Beyoğlu. J'ai immédiatement été conquise par sa gentillesse, son naturel... et sa touche de folie qui caractérise les gens passionnés.

Né à Ankara en 1965, il vient s'installer à Istanbul en 1991 après une scolarité complète dans la capitale. L'année d'après, il entre chez Turkish Airlines comme « flight dispatcher ».

À ce moment-là, il a une nouvelle vision de la Terre vue du ciel, toute différente de celle qu'on a en temps normal. Après le terrible tremblement de terre du 17 août 1999 en Turquie, sa décision est prise : il faut immortaliser toutes les merveilles de ce pays. Dès le septembre, il monte plusieurs équipes de personnes qui croient en son projet pour sillonner la Turquie redécoupée en 5 parties : la mer Égée, la mer Méditerranée, la mer Noire, l'Anatolie centrale et l'Anatolie orientale. Il s'agit d'abord de recenser sur une période de 4 mois, en voyageant au sol, tout ce qui est susceptible d'être photographié par la suite : sites antiques, églises, citadelles et tous autres lieux historiques possibles et imaginables. Après un premier tri et une sélection d'endroits, toutes ses équipes retournent sur place pour effectuer des relevés GPS précis.

En 2000, les régions égéenne et méditerranéenne sont survolées en parapente et pho-



Alp Alper

tographiées. En 2001, c'est au tour de l'Anatolie centrale et de la Cappadoce, mais en montgolfière. En 2002, retour côté égéen en avion pour 3 personnes au-dessus des sites de Bergame, Pamukkale, Aphrodisias... 2003 est une année difficile pour le survol de l'Anatolie orientale et il faut un an de négociations pour obtenir les autorisations de survol de ces zones sensibles pour finalement avoir le droit de voler... mais pas d'être ravi-taillé sur les aires d'envol et d'atterrissage... Pour mener à bien le projet, une seule solution : un avion avec 3 personnes (Alp, un pilote et un assistant) et, au sol, un camion-citerne et une équipe technique composée de 5 personnes. Durant un mois et demi, l'avion et le camion avancent simultanément.

En 2004, c'est au tour de la mer Noire d'être survolée à l'aide d'un hélicoptère et en 2005, la Thrace, Edirne et Istanbul en parapente bouclent le circuit. Durant ces 5 années, c'est Alp qui finance tout lui-même en sacrifiant sa propre maison, aucune demande de sponsoring n'ayant abouti faute d'être un tant soit peu connu... et reconnu dans son projet. Seuls, les gens de son équipe avaient foi en lui !

En 2005, il se retrouve une dizaine de jours à l'hôpital après une entorse de la cheville et c'est là que deux personnes viennent le voir, ayant eu vent de son projet... pour lui proposer de publier le livre prévu. La première publication est faite en grec (cherchez l'erreur !) fin 2005 mais Alp ne touchera jamais ses droits d'auteur. Finalement, c'est encore sur ses derniers propres deniers que le 1er mars 2008 verra la publication de son livre d'art (car c'en est un !) en versions turque « Bir düş uçuşu Türkiye » et anglaise « Türkiye from 1000 feet ». Comme il se plaît à le dire, « un livre est immortel tout comme les photos qu'il contient ! »

Alp n'est pas amer, il est allé au bout de son rêve, de sa passion et laisse ainsi un héritage derrière lui. Il espère bien toutefois qu'à pré-

sent, des sponsors sérieux croiront en lui pour pouvoir mener à bien ses nouveaux projets : - publier ce livre en langue française auprès d'une maison d'édition reconnue - un recueil uniquement sur Istanbul pour 2010 à l'occasion de « Istanbul capitale culturelle européenne » qui devrait regrouper toutes les vues prises entre 2003 et 2008

- un autre sur la Cappadoce - un dernier uniquement sur la mer Noire.

Je lui souhaite de réussir car il le mérite pour la part de rêve et d'immortalité qu'il nous fait partager. Son livre est disponible pour l'instant dans les boutiques D&R et les bonnes librairies d'Istanbul.

Propos recueillis par Nathalie Ritzmann

**PEUGEOT OPEN EUROPE**  
HOLIDAYS BY CAR

Surfez sur vos vacances,  
**profitez**  
de nos promotions\*

[www.peugeot-openeurope.com](http://www.peugeot-openeurope.com)

**Contrat TT à partir de 17 jours, réservé aux non-résidents de la Communauté européenne**

- Une voiture neuve correspondant à votre choix
- Une assurance multirisque sans franchise
- Une formule hors taxes très économique et sans supplément
- Une assistance 24 h/24 et 7 j/7
- Un kilométrage illimité
- Une livraison et restitution dans 52 centres en Europe

**PEUGEOT. POUR QUE L'AUTOMOBILE SOIT TOUJOURS UN PLAISIR.**

**PEUGEOT**

\* Promotions et conditions générales de vente Peugeot Open Europe disponibles chez votre représentant.

**TEKOTO ISTANBUL**  
Plaza : Teraziler Cad. No:1 Çamlık Durağı 34785 Sarıgazi - Istanbul  
Contact : M<sup>lle</sup> Ipek Kiraz - Tél. : 0(216) 621 05 05 (pbx) - E-mail : ipek.kiraz@peugeot.com

**ASLANIN KALBI TEKOTO'DA ATIYOR**

\*Her gün 19:00'a kadar açığız  
\*Ouvert tous les jours jusqu'à 19 heures  
\*Open until 7 p.m. everyday

552 144 508 RCS Paris 308 - C. Vallée Communication - Photos : Fotolia

# Festival de la francophonie au lycée Sainte Pulchérie

M. Pierre Gentric, proviseur du lycée Sainte Pulchérie nous présente les manifestations

organisées dans son établissement pour célébrer la francophonie.

C'est par un concert de Ney du groupe « Yansimlar » que s'est ouvert, le 29 février, le Festival de la francophonie du lycée Sainte Pulchérie. La musique résonnait encore dans la salle de concert du lycée Sainte Pulchérie, le vendredi 14 mars, pour un concert de jazz donné par le pianiste français Jef Giansily accompagné d'un contrebassiste et d'un batteur turcs dans un trio harmonieux. Ce concert était précédé du vernissage de l'exposition « Tressaillements » de Hüseyin Abil, une exposition qui sensibilise aux questions importantes de l'environnement.

Croiser les musiques du monde pour faire vivre des rencontres musicales, tel est un



des objectifs de ce festival qui se clora le 28 mars par un concert de mélodies baroques françaises dirigé par Leyla Pinar de l'ensemble musical « İstanbul baroque ».

Ce festival de la francophonie n'oublie pas de proposer de multiples activités pédagogiques aux élèves : des ateliers de théâtre « Le Chœur et la Voix » animés par Claude Alice Peyrottes de la Scène nationale du Théâtre de Fécamp ; d'autres ateliers de théâtre encore, dirigés par la Troupe du Phare (belge francophone), sont proposés aux élèves sur le thème des Fables de la Fontaine. Ces ateliers conduiront à une représentation théâtrale, destinée aux élèves, mise en scène par la Troupe du Phare et accompagnée musicalement par İstanbul baroque. Par ailleurs, un Colloque régional de mathématiques, sciences et FLE rassemblant des lycées bilingues francophones de Turquie, de Bulgarie, d'Ukraine et de Macédoine s'est tenu les 13 et 14 mars en présence de spécialistes de l'enseignement bilingue : un moment de réflexion productif qui a rassemblé 55 enseignants de divers horizons.

La revue « Milföy », rédigée par les élèves du lycée Sainte Pulchérie, sera diffusée dans le cadre de la Semaine de la Presse. Son thème, la francophonie, a permis aux élèves de rencontrer les différents acteurs culturels de la francophonie en Turquie : des interviews, des reportages... Un Festival de la francophonie basé sur la rencontre des différentes cultures... une excellente façon d'annoncer la « Saison de la Turquie en France en 2009 ».



# Turquie - France à la croisée des regards (Suite de la page 1)

Les Vendeurs de couffin au marché de poisson de Beyoğlu (1954), Carrosse et Tramway un jour d'hiver à Sirkeci (1959), Le Vapeur du Bosphore au départ de Kandilli, un soir (1965), Retour au port des pêcheurs de Kumkapı aux premières lueurs du matin (1950), Les Tramways un jour de neige dans le coin de Galatasaray à Beyoğlu (1960)... sont quelques thèmes parmi les nombreux classiques d'Ara Güler. Ces paysages d'Istanbul sont devenus légendaires... Difficile de ne pas être surexcitée lorsque l'on rencontre celui qui a pris ces photos.

Quand il m'aperçut, il leva légèrement la tête ; à cet instant, j'ai eu l'impression que ses yeux m'observaient à travers le viseur d'un Leica. Il lança : « Je vais te commander notre soupe ... », et me fit asseoir devant lui. Le maître me prit en photo avec mon appareil ; mais je pensais à l'article que m'avait demandé le rédacteur en chef. Francophone et correspondant de Paris Match Ara Güler accepta sans réticence de participer à ce projet qui a pour thématique la France et la francophonie en Turquie. Ouvert aux lycéens et aux étudiants turcs parlant le français, ce concours permettra aux auteurs des 25 meilleurs dossiers de participer à un atelier photographique qui aura pour thème « Istanbul, ville-monde

», et donnera naissance à un travail photographique collectif sur les quartiers de la ville. Les photographies sélectionnées seront aussi exposées dans la galerie de l'Institut français d'Istanbul du 15 mai au 29 juin 2008.



Jean-Nicolas Lefilleul Guillaume Lebrun Ara Güler

À l'origine de ce projet, deux Français : Guillaume Lebrun, photographe, et Jean Nicolas Lefilleul, enseignant à l'Université de Galatasaray. Le jeune photographe français, qui dirigera l'atelier photographique, participera également à l'exposition en présentant son travail issu d'une série de voyages en Turquie. Jugeant Istanbul tel un terrain de recherche passionnant, il compte pousser le travail plus loin avec les lauréats du concours et réaliser ainsi des portraits humains, rendre éternels des instants de différents lieux de la ville aux sept collines, tout en les mettant en relation

avec l'histoire de la Turquie. Ce passionné de Sait Faik Abasıyanık emportera avec lui ces travaux pour les exposer à Paris dans le cadre du mois européen de la photographie en novembre 2008.

Professeur de français depuis déjà 10 ans à Istanbul, Jean Nicolas Lefilleul assume également la responsabilité de ce projet artistique, souhaitant lier un peu plus la France et la Turquie. Il ne cache pas son désir de continuer à enseigner ici, imaginant avec difficulté un autre établissement aussi prestigieux que celui de l'Université de Galatasaray dans un autre pays. Naturellement, il pensa immédiatement à son ami Ara Güler pour le parrainage du concours. Nul autre ne pouvait mieux aider ce projet, qui obtint également le soutien d'Aujourd'hui la Turquie, de l'Institut français d'Istanbul, de la maison de la Turquie en France, du centre culturel anatolien de Paris, de TV5 monde et d'autres encore. L'ambassade de France en Turquie offrira un voyage au Festival de photographie de Perpignan en septembre 2008 et un autre pour les Rencontres internationales de la photographie à Arles aux lauréats de plus de 18 ans, et Fujifilm deux appareils photos numériques pour les deux heureux élus des prix adolescents.

Inci Kara, journaliste

## Une sélection des émissions TV5 Monde Europe - Avril 2008

### Documentaires

**Edgar Faure, l'enragé du bien public** (3 avril à 9h50)

Ce documentaire est le portrait croisé de la France de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle et du destin exceptionnel d'un surdoué de la politique dont, étrangement, on se souvient aujourd'hui si mal.

**Un an dans les vignes** (5 avril à 3h35)  
Les vendanges, vigneron, coopérants, vendangeurs, fêtent le vin.

**L'épopée de l'or noir** (en 4 épisodes)  
Une histoire du pétrole, en 4 volets, depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours. Pour le meilleur et pour le pire, le pétrole a, depuis plus d'un siècle, totalement bouleversé les données de l'histoire du monde et les modes de vie des sociétés humaines.

Réalisation : Jean-Pierre Beurenaut, Yves Billon, 2004-2005

1<sup>er</sup> épisode : L'âge d'or des majors, le 14 avril à 15h

2<sup>ème</sup> épisode : Le nationalisme pétrolier, le 15 avril à 15h

3<sup>ème</sup> épisode : L'arme du pétrole, le 16 avril à 15h

4<sup>ème</sup> épisode : Le déclin pétrolier, le 17 avril à 15h

### Film

**La veuve de Saint-Pierre** (Drame) (3 avril à 21h00)

Réalisateur : Patrice Leconte, 1999, avec Daniel Auteuil (Le capitaine), Juliette Binoche ...

Les heures indiquées pour le début des émissions son celles de Paris.

## Etienne Luneau : un chanteur... (Suite de la page 1)

Étienne Luneau a donné deux concerts au Lycée Notre-Dame-de-Sion : le premier pour 190 élèves et le deuxième pour les invités du lycée. À la fin de chaque concert, il a reçu un tonnerre d'applaudissements durant de longues minutes. Sa voix a séduit l'auditoire au point que nous avons décidé de le présenter dans les pages du journal. Ancien élève du lycée Pierre Loti à Istanbul où il a fait ses études primaires et secondaires, il a appris la langue turque à 14 ans, lorsqu'il a commencé à faire du football dans une équipe turque, Leventspor. Il connaît les chansons turques, mais ne maîtrise pas leur interprétation. Etienne aime beaucoup les chansons d'Adnan Şenses et il aime beaucoup écouter Aşık Veyssel, un formidable chanteur poète, même s'il ne comprend pas toujours les paroles. Par ailleurs, il adore Sezen Aksu.

Etienne possède un répertoire d'une cinquantaine de chansons dont il a écrit les paroles et composé les musiques. Il se produit régulièrement dans les cafés parisiens

du vingtième arrondissement. Il préfère chanter accompagné des musiciens et ce n'est que depuis peu qu'il a trouvé des musiciens pour enregistrer son premier album. En revanche, il a toujours du mal à trouver un producteur.

Il joue également au théâtre dans des pièces comiques et des tragédies. « legrandtheatre.fr » est le site Internet de sa compagnie de théâtre et c'est son frère, Julien Luneau, qui écrit les pièces. Pour finir, allez sur le site myspace.com/etienneluneau, vous serez agréablement surpris par la qualité de ses chansons.

Inci Kara, journaliste



Etienne Luneau



## Agenda avril-mai au Lycée Notre-Dame-de-Sion

### Avril 2008 :

Lundi 7 avril à 20h, concert de jazz avec le groupe turc « Dolce Üflemei Çalgılar Topluğu »

(<http://www.aycanteztel.com/dolcebrass.htm>)

Judi 17 avril :

- L'Institut français d'Istanbul organise à Notre-Dame-de-Sion un ciné-concert : le film « Paris qui dort » de René Clair sera revisité en

musique avec successivement des œuvres de : Erik Satie, Heitor Villa-Lobos, Anton Karas, Carl Maria von



Weber, Scott Joplin, Claude Debussy, Jean Claude Risset, Fritz Kreisler, Giovanni Martini.  
- 18h00 à 19h45 : Café philosophique du jeudi sur le thème de « La Liberté »

### Mai :

- Le 8 mai à 19h - Café philosophique sur le thème « Éthique et Valeurs ».  
- Le 16 mai à 20h - Théâtre en français : La compagnie « Unique et Giratoire » présente : « À la croisée des chemins ».



Paris qui dort

# La mosquée de Süleymaniye : un chef-d'œuvre de Mimar Sinan pour Soliman le Magnifique



La construction du complexe de Süleymaniye repré- senta un des plus importants chantiers d'architecture de la période ottomane. Ce complexe occupait une place essentielle dans la vie urbaine en illustrant le rôle social et symbolique des fondations des sultans. Le quartier, nommé d'après le nom du complexe, fut pendant de longues années le quartier le plus élégant de la vie sociale d'Istanbul. Le complexe de Süleymaniye se trouve dans le district d'Eminönü. Construit entre 1550 et 1557, cet ensemble fut érigé sur un terrain incliné jouxtant le plateau occupé par les mosquées et les mausolées, séparé des anciens jardins du palais.

Les édifices constituant le complexe de Süleymaniye comprennent une mosquée, des écoles et collèges de théologie, des réfectoires populaires, des bibliothèques, un hôpital, une maison de santé, un hospice, des bains publics, un caravansérail, des magasins et divers mausolées. Le complexe survécut au cours du temps à diverses calamités.

De nos jours, le quartier de Süleymaniye a perdu en grande partie ce caractère de quartier distingué et privilégié qu'il avait dans le passé. La présence de divers ateliers proches du complexe ainsi que des vendeurs ambulants qui se sont installés dans les logements vides devenus chambres de « célibataires », la transformation en parkings d'autres logements aban-



donnés, incendiés ou bien en ruine démontrent bien la décadence du quartier de Süleymaniye. Le complexe de Süleymaniye fut également concerné par cette décadence et on observa des détériorations et des modifications parfois malheureuses sur des édifices constituant le complexe.

La silhouette d'Istanbul est faite de minarets et de coupoles. La plus grande mosquée d'Istanbul est aussi la plus représentative de la ville : son esthétique externe et interne ainsi que ses proportions parfaites sont remarquables. La mosquée de Süleymaniye est un chef-d'œuvre architectural : le 16e siècle est la période où l'Empire ottoman s'est développé et a progressé dans toutes les directions. Soliman le Magnifique est le sultan qui a le plus longtemps régné parmi les 36 sultans, avec un règne qui a duré 47 ans. Ce grand sultan avait demandé à l'architecte Sinan de construire une mosquée en son nom. Sinan, considéré comme un génie du monde de l'architecture, réussit la construction de la mosquée et de tout le grand complexe alentour en 7 ans entre 1550 et 1557. Le fondateur et le développeur de la période classique de l'art turc, l'architecte Sinan fit encore une fois preuve de son génie. Il faut prendre du recul pour pouvoir admirer la beauté externe de Süleymaniye. Il est possible de voir cette œuvre impériale dans toute sa majesté depuis la Tour de Galata ou bien depuis la partie Galata de la Corne d'Or. La partie principale de la mosquée, dotée de quatre minarets, est recouverte d'une coupole. L'entrée principale se fait par la cour interne dont la fontaine centrale est entourée de portiques. L'emplacement idéal de l'entrée, l'harmonie et la discrétion du décor renforcent l'effet majestueux de cet endroit. Le dôme, haut de 53 mètres pour un diamètre de 26,50 mètres, est porté par quatre piliers majestueux appelés pieds d'éléphant. L'harmonie est parfaite entre tous les éléments du lieu et, techniquement, l'équilibre de l'édifice est parfait en matière de statique. Les divers tremblements de

terre qui ébranlèrent Istanbul en y occasionnant des dégâts importants n'y causèrent même pas une fissure. La coupole intérieure est ornée d'une décoration baroque. Au sol, le tapis à mihrab, fait à la main, a été mis en place dans les années 1950. L'élément intérieur le plus fascinant est les vitraux multicolores, ornés de motifs turcs originaux du 16e siècle et éclairant le mur du mihrab. Le balcon utilisé pour les chants religieux (mevlit) et l'enceinte en marbre de la niche du mihrab se trouvant à côté du pupitre sont ornés de faïences. La loge réservée au sultan se trouve à gauche du mihrab et les murs sont recouverts de versets du Coran constituant les meilleurs exemples de l'art calligraphique turc. À l'entrée et sur les côtés de l'édifice, se trouvent les balcons réservés aux femmes. Le cloisonnement ouvragé en bronze se trouvant à droite de l'entrée est

l'un des plus beaux exemples de la ferronnerie d'art turque. Les mausolées du sultan Soliman et de son épouse Roxelane ont trouvé place dans la cour située derrière la mosquée. On trouve aussi aux alentours les sépultures de nombreux personnages importants datant des siècles suivants. À une extrémité de l'ensemble de Süleymaniye, on peut voir une petite tombe très modeste, c'est là que repose l'architecte Sinan qui a vécu jusqu'à l'âge de 99 ans et qui fut pendant 50 ans l'architecte principal de l'Empire.

Onur Eren, journaliste



## Un festival de tulipes pour fêter le printemps à Istanbul



Nathalie Ritzmann

Pour la troisième année consécutive, la ville d'Istanbul se pare d'un merveilleux habit de fête, elle s'habille en « tulipes » !

Cette superbe fleur n'est pas née en Hollande comme on pourrait l'imaginer mais bien en Turquie. Son nom local d'origine était « lali » devenu depuis « lale ».

En Perse, elle s'appelait thouliban ce qui signifie turban. Au XVIe siècle, au temps de Constantinople, elle trouve une place de choix dans les jardins des palais ottomans après avoir grandi à l'état sauvage dans les prés d'Anatolie vers la mer Noire.

Le XVIe siècle est celui des tulipes en Turquie. Le sultan Soliman le Magnifique organise chaque printemps, à l'époque de la pleine lune, des fêtes somptueuses et particulièrement coûteuses en honneur de cette fleur.

En 1554, Augier Ghislain de Busbecq, savant botaniste flamand et ambassadeur d'Autriche, envoie à Vienne quelques bulbes et graines de tulipes découverts en Turquie à trois de ses amis. L'un d'entre eux les plante pour voir le résultat et, lorsqu'il déménage en Hollande en 1593, il emporte sa collection de



tulipes qu'il met en vente. La Hollande est devenue depuis le plus grand pays producteur de cette fleur.

À l'époque, le commerce des tulipes est particulièrement réglementé et on n'a pas le droit en principe de leur faire quitter la capitale ottomane. Le plus ancien des livres qui évoquent des tulipes en recense pas moins de 1588 variétés différentes à ce moment-là.

La tulipe a en tout cas retrouvé sa place d'honneur à Istanbul pour le plus grand bonheur de tous. Quel plaisir pour les touristes venant pour la première fois dans l'ancienne capitale de découvrir dès la sortie de l'aéroport et tout le long de la route qui longe la mer de Marmara les parterres multicolores. À Sultanahmet aussi, les tulipes sont omniprésentes.

Lors du premier festival de la tulipe en 2006, plus de 3 millions de bulbes avaient été plantés – excusez du peu – et le slogan qu'on voyait partout était « Istanbul a rendez-vous avec les tulipes ! »

De nombreux quartiers se mettent à l'heure de la tulipe, que ce soit Eyüp, Taksim ou d'autres.

Mais l'endroit le plus enchanteur est sans nul doute le parc d'Emirgan qui a toujours été réputé pour ses plantations. On les voit de loin avec leurs couleurs flamboyantes qui pointent leur nez et prennent la pose devant les innombrables appareils-photos qui viennent les mitrailler sous tous les angles.

La municipalité du grand Istanbul a redonné ses lettres de noblesse à la tulipe, son emblème, et consacré un budget considérable pour célébrer cette fleur aux couleurs multiples et à la forme douce qui a déjà enchanté les sens des sultans.

Texte et photos : Nathalie Ritzmann



# Pour lire la Turquie en français

## Le journal francophone de la Turquie

### Aujourd'hui

# la Turquie

Dans les réunions internationales en France et en Turquie  
Dans les vols de Turkish Airlines à destination des pays francophones  
A Istanbul : Librairie Efy, à Tünel dans le kiosque international  
A Moda : Librairie Alp, A Ankara : Librairie Firat  
En France dans tous les kiosques et les Relais H  
Par abonnement partout dans le monde  
Les anciens numéros en version PDF sur notre site  
La première page du dernier numéro en ligne

